

SOMMAIRE

Hamlet
A la source d'Ara et de la vie avec Marie Howet
Joséphine avant Napoléon
En quelques lignes...
Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie
Les derniers jours de Charles X en France

Gaston COLLE
Marcel SCHMITZ
Jean HANOTEAU
* * *
Henri LAMBOTTE
Albert MICHEL

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le centenaire de l'ancien collège Saint-Michel, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Pour que l'expérience van Zeeland réussisse, il faut que la Belgique entière, non seulement fasse confiance à son jeune Premier Ministre, mais collabore activement et directement avec lui. Certes, il y a d'importants éléments de la situation économique qui ne dépendent pas de nous et qu'il faut subir. Mais la discipline, la cohésion, l'élan national peuvent beaucoup sur d'autres facteurs de la crise. Au gouvernement du Roi de faire appel à tous les Belges et d'inspirer les bonnes volontés qui ne demandent qu'à se dépenser au service du pays. Les circonstances sont telles, l'immense majorité du pays est convaincu à ce point de la nécessité d'un grand effort collectif et d'une volonté commune de redressement, que le ministère van Zeeland serait vraiment impardonnable de négliger l'occasion exceptionnelle qui s'offre à lui. Il le serait d'autant plus que du fond de l'abîme où l'a précipité la crise, le peuple belge ne demande qu'à être gouverné. Qu'on lui dise donc chaque jour et de toutes les façons ce qu'on attend de lui, ce qu'il doit faire, pourquoi il doit le faire, comment son enthousiasme et sa générosité serviront la commune Patrie...

* * *

Nous avons dit déjà pourquoi un gouvernement d'Union nationale ne pouvait pas ne pas faire appel à une collaboration socialiste pour l'exécution d'un plan de restauration économique, inexécutable sans un minimum de paix sociale et sans le concours de l'immense majorité du pays. Déjà, en 1925, les socialistes ont participé au gouvernement. Les circonstances étaient moins graves, et de beaucoup, qu'elles ne le sont aujourd'hui. D'autre part, l'opposition était plus violente. Une fraction du parti catholique et le parti libéral tout entier refusaient leur soutien. Enfin le régime des partis, moins usé, conservait encore quelque prestige. Ce n'était donc pas un gouvernement d'Union nationale, loin de là, on ne connaîtrait cette formule qu'après la chute du franc d'alors — dont la véritable histoire doit encore être écrite... Mais en 1926, non plus, il ne fut pas possible de faire du national sans les socialistes. Depuis lors le socialisme a bien changé. Certes il reste toujours foncièrement antichrétien comme le rappelait l'épiscopat belge le 18 août 1925. « Il sont irréligieux, les chefs des organisations socialistes; ils le sont tous ici, en France, en Hollande, en Allemagne, en Italie, comme en Russie, en Pologne, en Hongrie; il n'y a pas à la règle une seule exception. Il n'en est pas un qui ose se déclarer tout de bon fils de l'Eglise catholique, ni même simplement chrétien, croyant à la divinité du Christ; pas un qui désavoue la formule odieuse de Karl Marx remise en honneur par Lenine et Trotsky : « La religion est l'opium du peuple. »

Et nos Evêques, il y a dix ans, ajoutaient :

Nous, gardiens attitrés de la sainteté évangélique et de la civilisation que le Christ a apportée au monde, nous proclamons donc, une fois de plus, que nous réprouvons et condamnons le socialisme, parce que les doctrines qu'il propage, dont ses chefs sont imbus et qu'aucun d'eux ne désavoue ni n'oserait désavouer, sont le contrepied des enseignements divins de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise sur la dignité de l'âme et du chrétien, sur les lois essentielles de la vie conjugale, sur le respect de la justice universelle et de la fraternité des peuples.

Et quelques mois auparavant, au cours de la campagne électorale qui avait précédé la formation du gouvernement Poulet-Vandervelde, le cardinal Mercier avait été obligé de rappeler au Peuple la déclaration de Vandervelde : « Etre, à la fois, catholique et socialiste ne constitue pas seulement une contradiction logique, mais une impossibilité pratique ».

Néanmoins les Evêques de Belgique conseillèrent aux catholiques « de ne point refuser une prudente confiance » au gouvernement :

Non, nous ne condamnons point le compromis catholico-socialiste sur lequel s'est établi chez nous le gouvernement actuel. Les deux partis qui ont officiellement accepté de se faire représenter dans le ministère ont déclaré qu'ils entendaient garder l'intégrité de leurs programmes respectifs et, par conséquent, celle des doctrines qui les inspirent. Ce ne sont pas les doctrines qui s'affrontent dans un ministère, Pouvoir exécutif; il y est question d'intérêts qui se rapprochent, cherchent à se concilier, sur un champ limité, pour un laps de temps habituellement assez court.

Les élections du 5 avril ayant été ce qu'elles ont été, il fallait constituer un gouvernement en conformité avec les résultats qu'elles avaient donnés.

Aucun parti n'ayant une majorité homogène, ou il fallait renoncer à gouverner, donc se jeter dans l'anarchie; ou il fallait tenter de gouverner, appuyé sur une coalition temporaire d'hommes de partis, opposés.

Une coalition était-elle possible qui eût été meilleure que celle qui a prévalu?

Nous ne nous chargeons pas de trancher cette question oiseuse. Toujours est-il qu'aucun homme d'Etat n'en a proposé une autre sur laquelle un accord apparaît réalisable.

Aussi, estimons-nous sage, dans l'intérêt de l'ordre public, de ne point refuser une prudente confiance à ceux qui ont accepté la tâche de nous gouverner, persuadés que nous sommes qu'aucun catholique avisé ne confondra les égards personnels mutuels que comporte une collaboration délimitée et temporaire, avec les doctrines et les programmes que tels ou tels collaborateurs prônent ou symbolisent.

* * *

Depuis lors, disions-nous, le socialisme a bien changé. Sa mystique n'est plus. Son dynamisme est mort. S'il est toujours anti-chrétien, s'il n'a pas renoncé à son œuvre de déchristianisation, l'écroulement du socialisme européen, la décadence, partout, de la démocratie politique, du parlementarisme issu du régime électif et du système des partis, tout cela le rend moins « allant », moins dangereux donc qu'il y a dix ans. D'autre part, la crise qui nous accable depuis près de six ans, l'échec des gouvernements précédents : autant de facteurs qui donnent aux arguments de nos Evêques, en 1925, bien plus de force encore en 1935.

Nous croyons donc qu'ils se trompent lourdement, et qu'ils trompent ceux qui les écoutent, les jeunes catholiques — dont la propagande mêle d'ailleurs singulièrement et... déplorablement, n'hésitons pas à le dire, l'action catholique et l'action politique, les appels au salut par le Christ-Roi et la volonté de... ne souriez pas!... prendre le pouvoir! — qui ne craignent pas d'affirmer :

Quand ils — les socialistes — se sont mis à rôder autour de l'assiette au beurre, voilà dix jours, ils ignoraient, aveugles comme les autres, la détresse du pays. Ils croyaient encore à la solidité du franc. Ils ne venaient donc rien sauver, sinon leur parti, impuissant à conquérir une majorité près des foules. Ils ont préféré entrer à quelques-uns par la porte de service. Ils n'ont pas encore tout mais ils vont pouvoir préparer le jour où ils auront tout. C'est pour cela et pour rien d'autre qu'ils participent aujourd'hui au pouvoir.

Un meneur déchainé comme M. Spaak ne se scraie pas subitement assagi, un doctrinaire illuminé comme M. De Man n'aurait pas tout d'un coup mis son plan en poche, s'ils n'avaient pas eu quelque bon tour à jouer aux postes de commande où ils sont à présent installés en maîtres.

Pendant un an ils vont caser leurs hommes, étudier les rouages de l'Etat, décomposer toutes les pièces du mécanisme administratif. S'ils gagnent les élections prochaines, ils seront fin prêts pour nous écraser avec une dictature de gauche.

Que diable avait-on besoin d'embarquer ces dynamiteurs? Il y avait une majorité nationale. Il y avait un parti catholique numériquement puissant qui pourrait sauver le pays sans M. Spaak et ses collègues. Pourquoi nos mandataires catholiques ont-ils déserté devant l'effort? Un homme comme M. van Zeeland, chrétien magnifique et modeste, pourquoi ne l'avaient-ils pas utilisé depuis longtemps eux-mêmes? Ah! quelle amertume et quelle souffrance en nos cœurs en voyant tout ce qui a été perdu et qui pouvait être sauvé.

Nous sommes, nous catholiques, au bout du rouleau. Cette constitution de gouvernement dictatorial est pour nous un soufflet. Nous n'aurions jamais dû en arriver là.

Etc., etc., etc... Et on conclut : Prenez mon ours! Acclamez-moi, suivez-moi, je vais tout sauver dans le Christ-Roi!...

Il n'y aurait qu'à hausser les épaules si trop de bons et généreux jeunes gens ne se laissaient égarer par ces sottises, car ce sont des sottises...

* * *

Donc, les socialistes affirment que le Plan van Zeeland amorce le Plan de Man, et les démocrates-chrétiens soutiennent que le Plan van Zeeland s'inspire de *Quadragesimo Anno*! Tant mieux! Que tous s'efforcent, en conséquence, d'aider M. van Zeeland dans ses réformes.

Cette rencontre rend particulièrement actuelle l'étude du R. P. Boigelot, dans la *Nouvelle Revue théologique* (des PP. Jésuites) sur : *L'Eglise et le Socialisme*. Après des conclusions pratiques, où l'auteur répète qu'un catholique s'il ne peut être socialiste, n'a toutefois pas le droit de condamner le socialisme d'une manière simpliste, vu qu'il y a des revendications socialistes pleinement « conformes » aux principes chrétiens et même « exigées » par ces principes, les conclusions idéologiques méritent d'être reproduites ici :

Il est intéressant de comparer le jugement de l'Eglise sur le capitalisme et le socialisme. Elle estime que le régime économique capitaliste s'est institutionnellement transformé en une organisation moins bonne éthiquement. En passant du stade du patronat industriel privé au stade du patronat bancaire anonyme centralisé, le régime a diminué, quant à sa structure, de valeur morale. Non pas que l'hypercapitalisme soit immoral en lui-même, mais parce que, à plusieurs titres, il est une institution bien plus portée aux abus que le simple capitalisme.

Le socialisme, lui, a subi une évolution inverse. En 1890, il tenait, ou peu s'en faut, les positions actuelles du communisme. Nous avons vu le chemin parcouru par lui depuis lors. Il n'est pas niable qu'il se soit amélioré sans être encore parvenu au stade de doctrine acceptable au point de vue catholique. Ce qui le rend aujourd'hui encore inadmissible, ce ne sont plus guère ses doctrines sociales ou économiques, du moins s'il s'agit du socialisme modéré, mais ses positions philosophiques et religieuses dont il pourrait fort bien se passer. Remarquons du reste qu'à ce point de vue le libéralisme

n'est point moins condamnable que lui. Ils tiennent tous deux les mêmes positions.

Il semble aussi qu'il faille voir dans le socialisme un parasite du catholicisme. Il n'a été possible qu'en une terre imprégnée d'idées chrétiennes. Il ne serait pas né si, depuis vingt siècles, la religion chrétienne n'avait prêché l'égalité foncière des hommes devant Dieu, la solidarité des hommes entre eux et dans le Christ, si l'Eglise n'avait inculqué profondément la nécessité de faire régner la justice et la charité, n'avait enseigné le respect de la dignité humaine, jusque dans « le plus petit de mes frères »; l'Europe, même laïcisée, est pétrie, à son insu, de concepts, de sentiments, de jugements, de réflexes chrétiens, et cela seul a rendu le socialisme possible. Nous l'avons dit : toute sa partie philosophique est caduque, mais toute sa base sentimentale est exacte. « Dans la mesure où le socialisme est l'ardente sympathie pour les humbles, dans la mesure où il s'efforce de réduire l'inégalité des conditions humaines, dans la mesure enfin où son idéal est un idéal de justice à réaliser sur terre, je ne crains pas de dire que l'Evangile en est plein » (1). Il y a, depuis des siècles, aux Indes notamment, des iniquités sociales autrement monstrueuses que chez nous au XIX^e siècle; il y a, aujourd'hui encore en Chine, au Japon, aux Indes, des conditions économiques de paupérisme inouïes même hier chez nous; d'où vient que, sauf aux Indes depuis Gandhi — et nul n'ignore les influences chrétiennes subies par lui —, d'où vient que nulle part de grands mouvements autochtones d'amélioration ouvrière ne soient nés? De ce que ces pays n'ont pas eu le socialisme? Oui. Mais pourquoi ne l'ont-ils pas eu? N'est-ce pas parce que leur mentalité sociale a été formée au cours des siècles passés par des religions dont les principes diffèrent totalement des principes chrétiens? Le socialisme n'a pu naître que dans une atmosphère séculièrement chrétienne. C'est un enfant qui bat sa nourrice (2)!

Le devoir — nous entendons parler de devoir de conscience strict — le devoir du catholique est de reprendre au socialisme les éléments de vérité chrétienne indéniable qui y sont recelés et que l'Eglise nous a montrés, de les intégrer dans une doctrine constructive et de travailler, plus que quiconque, à les réaliser dans la société. Ce fut hier et c'est aujourd'hui encore la tâche et l'effort des catholiques sociaux. Quiconque n'est pas un catholique social n'a pas l'esprit chrétien.

Stresa, x + n^{ième} conférence... Le problème est clair : comment contenir la furie prussienne? La solution ne l'est pas moins : en s'entendant mieux, demain, qu'hier et en s'engageant ouvertement et solennellement à faire le front commun à la moindre alerte. L'entente franco-italienne paraît en bonne voie et Mussolini a pris nettement parti contre l'Allemagne hitlérienne. L'Angleterre ouvre enfin les yeux. Comme le disait l'autre soir, dans une conférence aux ingénieurs et aux industriels, M. Henri Jaspar :

Il a fallu les récentes incartades de l'hitlérisme pour faire agir l'Angleterre. Or, dès qu'elle a compris, elle a agi très vite. Elle voit le danger et nous avons alors la déclaration des ministres anglais : la frontière de l'Angleterre est sur le Rhin! Quelques semaines après, nous avons l'accord anglo-italo-franco-russe...

Seule la cohésion de tous contre les nouvelles conditions économiques et contre les exigences de l'Allemagne, contre laquelle nous saurons toujours nous défendre, lorsque nous serons avec les trois grandes puissances.

On aura la paix si l'Angleterre est forte et qu'on la sente telle. On aura la guerre si l'Angleterre est faible. Elle est heureusement en train de ne pas vouloir le rester.

* * *

Mais enfin, nous faisons observer dernièrement un Français de

(1) BRUNETIERE, cité par RICHE : *Catholicisme et socialisme*, p. 7.

(2) « Je considère le socialisme comme la forme actuelle d'un mouvement d'idées dont le christianisme fut pendant des siècles la seule incarnation ». H. DE MAN, *Le Peuple*, 20-décembre 1934. A part l'implicite contenu dans cette affirmation que le christianisme n'est pas resté fidèle à son passé, et pour autant qu'il ne s'agisse que du socialisme sentimental, l'affirmation est exacte.

marque, tout cela ne résout pas le problème de fond. Contenir la Prusse : parfait. Et après? L'Allemagne est surpeuplée. Elle n'a pas de colonies. Est-ce une solution de la contenir et de la maintenir telle quelle? Sans parler de l'état de tension résultant d'une pareille contrainte...

Si la Prusse n'était pas la Prusse, il y aurait évidemment autre chose à faire qu'à « contenir ». Mais toute concession sera considérée comme une faiblesse. Le dynamisme germanique actuel doit, ou mourir faute d'aliment, ou être vaincu s'il passe à l'attaque, ou solution la plus souhaitable, disparaître comme tel dans une lutte intérieure où les deux cultures germaniques, Nord et Sud, s'affronteraient. De bons observateurs annoncent ce grave conflit religieux. Le salut pourrait en résulter. Entre-temps, que faire si ce n'est attendre, attendre en contenant cette folie collective de l'hitlérisme, cette hystérie nationaliste qui rêve d'hégémonie germanique, d'Europe nouvelle sortie d'une victoire allemande? Mais comment ne pas craindre qu'une Allemagne prussifiée, ayant accumulé le plus formidable potentiel de guerre — matériel et moral — que le monde ait jamais connu, n'essaie de briser la contrainte, surtout si celle-ci se prolonge et si le dynamisme allemand, parce que la tension aura été trop violente et trop longue, manifeste quelque usure?...

Encore que tout puisse se dire et tout se contredire, comment n'être pas étonné de lire, sous la plume de l'Architecte, en première page du dernier numéro de la *Cité chrétienne* ces lignes :

Au Nouvel An on marchait à un accord, la tension s'atténuait; Paris, Rome et Londres nouaient une collaboration qui paraissait rassénérer l'atmosphère. On allait s'adresser à Berlin. Puis, tout à coup, l'Angleterre annonce qu'elle va augmenter ses armements; la France suit en renchérissant; l'Allemagne déclare y voir une menace et rétablit le service militaire obligatoire. Et tous se retrouvent dans la même situation respectivement qu'auparavant, à cette différence près que les peuples qui souffrent déjà de tant de maux doivent subir quelques milliards de dépenses en plus pour enrichir les marchands de canons seuls bénéficiaires de l'opération.

Où la logique n'est qu'un vain mot, ou il faut conclure que l'Angleterre a grand tort d'augmenter ses armements, que la France riposte à l'Angleterre, et que l'Allemagne a bien raison de rétablir le service militaire! Et nous qui pensions que l'Angleterre n'a mis que trop de temps à « voir » que l'Allemagne réarmait et la menaçait; et que SEUL — oui, SEUL, répétons-le sans nous laisser — le réarmement allemand est la cause de la nouvelle course aux armements. Nous ignorons si celle-ci enrichira les marchands de canons, mais nous savons que si la Grande-Bretagne et la France abandonnaient la course, ce serait l'invasion et la défaite... Si donc les marchands de canons bénéficient de ce que le directeur de la *Cité chrétienne* qualifie « d'opération », l'important n'est pas là. Les plus grands bénéficiaires de la force anglaise et de la force française sont... les peuples anglais, français et belges, menacés directement par les agissements allemands. Oui, tout peut se soutenir, mais il faut tout de même de fameuses lunettes pour voir que l'Angleterre et la France menacent l'Allemagne et que celle-ci ne menace pas ceux-là!...

* * *

Et quand les Français auront le service de sept ans — écrit encore l'Architecte — quand toute la France ne sera plus qu'un camp retranché; quand les Anglais auront cent mille avions; ils sueront encore tous de peur, parce qu'il restera que l'Allemagne a soixante-cinq millions d'habitants et que la France et l'Angleterre seules en ont chacune quarante... Si elles s'unissaient la sécurité deviendrait possible, mais précisément, la seule chose qui peut assurer la sécurité, est celle dont on ne parle pas...

Si « qui » s'unissaient? France, Angleterre? Oui, cette alliance-là, avec l'Italie en plus, garantirait la paix. France, Angleterre, Alle-

magne? A quelles conditions? On ne parle pas de la seule chose qui puisse assurer la paix? Mais dans quel monde vit dont notre sympathique confrère? On ne parle que de *cela* depuis plus de quinze ans...

C'est vraiment notre civilisation qui craque — conclut la Cité chrétienne. Que faire? Que peut faire celui qui cherche à garder son sang-froid, sinon répéter sans se lasser la vérité hors de laquelle il n'est pas de salut.

Et résister en gardant son calme aux entraînements fous.

La Cité chrétienne, avec l'aide de Dieu, ne faillira pas à la tâche de dire la vérité, même aux heures de folie collective, lorsque la vérité perd tous ses amis.

Cette conclusion aux lignes citées plus haut, et qui endossent à l'Angleterre, puis à la France, la folie guerrière de l'Allemagne hitlérienne, est de l'humour de qualité...

Mais oui, il faut dire sans se laisser la vérité hors de laquelle il n'est pas de salut. *Id quod est*, ce qui est... Quant aux derniers mots de l'Architecte, avouons que leur sens nous échappe. De quelle folie collective peut-il bien s'agir? Et quelle vérité a perdu tous ses amis?...

* * *

Dans le même numéro de la *Cité Chrétienne* on a pu lire un article : *Saboter pour construire*, d'un jeune écrivain flamand, M. Guido Eeckels. Comme tant de jeunes, il n'y va pas de main morte. Citons :

Mais qui élèvera la voix chez nous pour dire toute l'horreur de certaines grandes églises en construction? Qui se risquera à dénoncer la carence de ceux qui, en Belgique, président aux destinées de l'art chrétien. Un exemple? Qui s'insurge contre cette monstruosité qui sort de terre là-bas, au plateau du Heysel, et qui s'appelle « Pavillon de la Vie catholique »?

D'accord, pour ce Pavillon!...

Qui flétrira les publications atroces et prétentieuses, qui foisonnent un peu partout sous le couvert de la Littérature catholique? Qui osera, non seulement prendre position devant les faits et les méfaits de nos mandataires, mais les clouer au poteau d'infamie comme il urge et comme il convient?

Serons-nous assez passionnés pour ressentir, comme une insulte et une humiliation personnelles, ces mille faits insignifiants de tous les jours, ces déclarations pompeuses, ces manifestations imbéciles — qui, il faut l'avouer, constituent le plus clair du bilan de la vitalité catholique? Serons-nous assez courageux, surtout, pour donner libre cours à notre indignation? Pour peu que l'on y réfléchisse, on est pris de vertige à la vue des péchés et des crimes qui pèsent sur notre commune conscience.

Non, cette fois, il exagère, notre « jeune ». Le bilan de la vitalité catholique belge n'est pas fait surtout de déclarations pompeuses et de manifestations imbéciles!

Il y en a, c'est certain, et beaucoup de jeunes nous en servent plus souvent qu'à leur tour, mais que pèsent-elles en face d'une œuvre comme Louvain et tout l'enseignement libre, en face de nos hôpitaux et autres œuvres de charité? Les outrances de trop de jeunes, et elles foisonnent, dénotent, chez eux, avec une ignorance souvent incroyable, ce qu'il faut bien appeler un arrivisme et un « m'as-tu-vuisme » fort peu chrétien.

Nous regrettons vivement qu'à l'occasion de l'élection partielle de Bruxelles on n'ait pas su déjouer la manœuvre socialiste. Puisqu'il n'y avait pas de candidat qu'eussent accepté catholiques, libéraux et... Flamands, il fallait noyer M. Spaak, le ridiculiser en votant tous pour lui. Maintenant, vous verrez, il gagnera beaucoup de voix et les socialistes, non seulement crieront victoire, mais généraliseront. Attendons-nous à entendre affirmer que, dans tout le pays, le P. O. B. a fait des progrès au moins aussi grands... Puissions-nous nous tromper!

H A M L E T⁽¹⁾

Nous étions occupés à analyser la supériorité intellectuelle d'Hamlet, le secret de cette impression de supériorité absolue qu'il produit sur nous. J'en avais indiqué déjà deux raisons, et en finissant ma dernière conférence je disais : *troisièmement* — quand plusieurs d'entre vous ont souri, comme si je ne pouvais pas mettre, aussi bien qu'un autre, un peu d'ordre dans mes discours.

Troisièmement donc, j'ai remarqué que les personnes qui prennent un tel ascendant, jusqu'à paraître tant au-dessus des autres, y réussissent surtout par la façon magistrale dont elles pratiquent l'art de dédaigner. Pococurante, sénateur de Venise, méprisait les tableaux de Raphaël, Homère et Virgile, tous les opéras de son temps, toutes les pièces de théâtre, tous les poèmes et tous les sermons. Candide, en l'écoutant parler, disait entre ses dents : « Oh ! quel homme supérieur ! Quel grand génie que ce Pococurante ! Rien ne peut lui plaire. » Mais, au fond, Candide n'était pas dupe. Il était scandalisé de voir quelqu'un mépriser de si haut tout ce que les autres hommes estiment et admirent le plus. Eh bien, l'art dont je parle consiste à mépriser de telle manière que Candide en soit sincèrement médusé, et non seulement Candide, mais Martin lui-même, et tout le monde avec eux.

Ce n'est pas facile. Pourtant, il suffit de paraître éprouver réellement tout le mépris qu'on manifeste. Ceci doit vous sembler un peu un paradoxe ; c'est vrai, néanmoins. Quand l'expression d'un sentiment nous paraît absolument sincère, nous devons croire, et nous croyons en effet, que ce sentiment n'est pas sans raison. Il ne faut jamais penser que quelqu'un aime, ou déteste, ou méprise, sans raison véritable. Pour prouver mon dire j'aurais peut-être besoin d'un raisonnement assez long, voire un peu métaphysique, et il y aurait des chances, par conséquent, pour que mon argumentation ne fût pas absolument impeccable ; mais en fait, quant à moi, chaque fois que j'ai vu, ou cru voir, mépriser sincèrement ce que j'étais tenté d'admirer, j'ai toujours pensé, je l'avoue, que j'étais dans mon tort, et que l'autre voyait quelque défaut que je n'étais pas capable de voir. Cela m'est surtout sensible dans le rire, qui est la forme du mépris la plus malaisée à simuler parfaitement. Vrai, s'il est arrivé que quelqu'un rie, même de moi, mais là avec une sincérité évidente, jamais la pensée ne m'est venue « qu'il rioit sans raison ». Je sentais bien que je ne pouvais pas le faire rire comme cela, s'il n'y avait pas en moi quelque chose de ridicule. C'est ce qui rend le rire sincère si cruel : il est irréfutable, il est une preuve absolue de nos fragilités.

De tout quoi il résulte, si vous admettez mes prémisses, qu'au cas où un homme paraîtrait mépriser tout sincèrement, il devrait produire sur nous l'impression qu'il est réellement au-dessus de tout.

Alors, me direz-vous, il ne s'agit que de savoir rire ? — Parfaitement ! pourvu que vous l'entendiez bien : il s'agit de savoir rire aux larmes, mais avec toutes les apparences de la sincérité.

(1) Conférence faite à l'École des Sciences philosophiques et religieuses de l'Institut Saint-Louis, à Bruxelles. (Voir la *Revue catholique* du 29 mars.)

Et si vous croyez que c'est facile, essayez donc, pour voir. Essayez un peu, quand on vous dit quelque chose qui vous gêne, mais que vous sentez très juste, de regarder alors votre interlocuteur de l'air affectueux et compatissant dont on regarde un ami malade, puis de partir, comme n'en pouvant plus, dans une explosion de gaieté franche, pleine, largement épanouie, évidente enfin, et qui vous secoue un bon moment en dépit de vous-même !

Au reste, l'art dont nous parlons a d'autres procédés que le rire. J'en saurais indiquer quelques-uns, pour les avoir observés par hasard. Si j'avais à les mettre en préceptes, je commencerais mon petit catéchisme, par exemple, comme ceci :

« Que la personne à qui tu t'adresses successivement pour débâter autrui ne se croie pas exposée elle-même à tes coups : il faut, au contraire, qu'en la prenant pour confidente de tes mépris, tu lui donnes l'impression délicate qu'elle est à tes yeux, à tes yeux impitoyables, ton égale, aussi justement dédaigneuse que toi.

» Pour mieux assurer la défaite des forts, qui doivent seuls t'intéresser, il est bon de mettre les faibles beaucoup au-dessus d'eux. On n'abaisse les grands qu'en exaltant les petits. Si, par exemple, dans une compagnie, un homme d'esprit discute avec un imbécile, il est indispensable que tu te ranges du parti de ce dernier et que, par d'habiles sophismes, tu fasses prévaloir son opinion.

» Il faut aussi savoir reconnaître généreusement à quelqu'un les qualités que tout le monde sait bien qu'il n'a point. Cela te permettra de nier à ton aise le genre de mérite qu'il possède réellement, et d'être alors cru sur parole, vu ton esprit de justice.

» Il ne faut pas non plus que tu aies jamais l'air d'apprendre d'autrui quelque chose. Dans une délibération, s'il arrive que quelqu'un apporte un avis précieux auquel personne n'avait songé, tu auras soin de dire : « Sans doute, mais cela nous le savons » bien, et cela va de soi, mais la vraie difficulté est ailleurs. » Ou bien, si tu préfères, tu prendras un air distrait, comme si tu n'avais pas entendu, ou un air fatigué, en l'âllant un peu, comme s'il était l'heure d'aller dormir.

» Enfin, il faut abattre par grands ensembles à la fois, pour gagner du temps. Tu expédieras au néant des multitudes entières : qu'on sache le peu de cas que tu fais de tous les savants indistinctement, des médecins, des magistrats, des hommes d'église, des politiques, et surtout de ceux qui prétendent à enseigner les autres : les professeurs. Tu n'épargneras que la corporation dont tu es à ce moment-là : car il faut prendre garde à ne pas abîmer ton propre visage. »

Mais les préceptes ne sont rien, c'est la pratique qui est tout. J'ai remarqué que les personnes qui vivent dans l'entourage de ces grands illusionnistes auxquels je songe, frappées sans doute de l'efficacité et de la commodité de ses artifices, les imitaient sans le savoir. On aperçoit constamment sur leurs physionomies, dans leurs gestes, leurs formules, leurs exclamations, leurs rires

et leurs sourires, des reflets et des échos de leur oracle. Mais la différence est grande, et ils ne trompent pas. C'est là qu'on voit comme l'art est tout entier dans d'imperceptibles nuances, qui ne peuvent être ni définies ni imitées.

* * *

Hamlet fait à la perfection quelques-unes de ces choses-là. Il torpille avec une sûreté infailible tous les faux mérites. Je ne sais, mais il devait avoir ce rire évident et sans réplique dont je parlais. Pas plus que les hommes il n'épargne les livres, non pas même ceux des philosophes, « qui ne contiennent que des mots, dit-il en soupirant, des mots, des mots... »

Pascal prétendait que la véritable éloquence se moque de l'éloquence. Hamlet a bien l'air de croire que la vraie philosophie est celle qui se moque de la philosophie. Mais cela serait un peu dur à penser. Ou plutôt il faut s'entendre. Il est bien clair que la plupart des ouvrages qui se présentent sous cette forme ne font guère honneur à l'esprit humain. Ils ne sont généralement estimés que de ceux qui les ont écrits. Cela tient, me semble-t-il, à l'immense difficulté des questions abordées par les philosophes. Pour n'y pas tomber dans des équivoques continuelles, ne point donner à tout instant dans les illusions les plus fallacieuses, il ne suffit pas d'une intelligence même supérieure. Il y faut une clarté de vision qui n'est rien de moins que le génie, lorsque par hasard elle se rencontre en quelqu'un. La seule discussion philosophique méritant audience me semble se poursuivre ainsi entre trois ou quatre personnages, apparus de loin en loin, et se donnant la réplique par-dessus les siècles. Mettons que ce soient Aristote, saint Thomas, pour vous faire plaisir, et à moi aussi, Descartes ensuite et Kant. Il y a encore quelques vraies lumières, me semble-t-il, dans certains fragments de Leibniz.

Quant aux autres, il faut bien l'avouer, ils ne disent rien de réel, mais là absolument rien. En poésie, les *minores* ont leur valeur propre, et souvent un genre délicat de mérite qu'on ne trouve pas chez les tout premiers. En philosophie, non. Ces choses dépassent infiniment la pénétration des meilleurs savants et de tous ceux, pour ainsi dire, qui s'occupent de spéculation philosophique. Aussi les voit-on empêtrés à chaque pas, manquant à faire toutes sortes de distinctions essentielles, qu'on entrevoit, mais si fines qu'elles s'évanouissent quand on essaye de les formuler. Ainsi vont-ils délirant, sans intervalles lucides le plus souvent, avec les meilleures intentions du monde d'ailleurs, et une excellente technique. Car, comme dit le Polonius de Shakespeare : *though this be madness, yet there is method in it*. Je ne parle pas des scolastiques. Ceux-là, en somme, c'est encore saint Thomas. Mais il a quelques enfants terribles.

Ce qui me ferait croire que je ne me trompe pas tellement, c'est que les hommes de science, habitués, tout de même, à penser avec précision, à n'user que de termes rigoureusement définis, si méprisants qu'ils soient d'ordinaire à l'égard des philosophes, n'enveloppent pourtant pas dans leur dédain les trois ou quatre grands que je viens de nommer. Ils ont longtemps souri d'Aristote, non sans raison parfois; encore n'y avait-il entre eux et le Stagirite, au fond, qu'un malentendu, et il semble près de finir.

Mais les philosophes de l'espèce courante, ne leur en parlez pas. D'ailleurs, il faut bien dire ceci : dans les autres disciplines il est relativement facile de ne donner la parole qu'à ceux qui la méritent. On ne peut pas délirer longtemps en Mathématiques ou en Physique, même en Histoire, sans être discrédité et exclu de la discussion. Il en va autrement en philosophie. La terminologie y est si vague que tout ce qu'on dit en ce domaine-là présente un semblant de signification. J'ai remarqué souvent, en conversant de philosophie avec nos jeunes gens, que même les

plus bêtes exprimaient tout à coup des choses qui paraissaient profondes. Quoique, parfois, ils me fissent un instant rêver, je n'étais pas dupe, parce que je savais bien. Mais quand ce sont de grandes personnes, érudites et graves, presque tout le monde s'y laisse prendre. En sorte que, dans le parlement des philosophes, où, tout au moins, ne devraient avoir accès que les intelligences les plus fermes et les plus justes qui soient, ce sont souvent les esprits les plus débiles et les plus faux qui ont la parole, et pour longtemps. Delà, surtout, la parfaite ineptie de nos débats, et le mépris des gens sérieux pour notre secte, leur sanglant mépris, que j'ai fini par comprendre, sans d'ailleurs m'en réjouir. N'allez pas, de nouveau, me traiter de sceptique ou d'agnostique. Je suis humble, tout simplement, à ma manière, avec une sage modération.

Avec tout cela, me direz-vous sans doute, nous ne savons pas ce que vous pensez de l'intelligence d'Hamlet. Était-il réellement si intelligent qu'il en a l'air? L'étrange question que vous me posez là! Que voulez-vous que je vous dise? Hamlet n'est pas né de la chair et du sang, ni du désir de l'homme. Il n'est que l'enfant de la pensée, et, comme tous les enfants de la pensée humaine, il n'est tout entier qu'une illusion et qu'un songe. Alors, vraiment, que voulez-vous que je vous dise?

III

Ce qu'Hamlet a encore reçu de Shakespeare, et toujours au même degré, suprêmement donc, c'est la grâce. J'avais même songé un moment à ramener toutes les beautés d'Hamlet à ce don-là, tant la grâce abonde en lui, mais je me suis aperçu à temps que j'aurais eu trop à forcer le sens des mots. L'intellect souverain d'Hamlet est une chose, et sa grâce souveraine en est une autre. Ce sont même là des choses si différentes qu'elles sont presque opposées, et qu'on doit s'émerveiller d'abord de les trouver ensemble. Il y a dans l'essence même de la grâce quelque chose de léger, de spontané, de libre, et par conséquent de contraire à la pensée profonde, toujours un peu grave et tendue. En fait, les gens supérieurement intelligents ont rarement la grâce. Il n'y a qu'à les voir danser. Ils marquent la cadence avec une application et une attention qui les rend tout drôles, mécaniques dans leurs mouvements et incongrus de visage. Les mamans, en les voyant tourner, se cachent derrière leur éventail pour dissimuler leur sourire. Mais je vous parle du passé, je crois. Il n'y a plus d'éventails, et il n'y a plus de mamans; du moins elles ne sont plus assises.

Hamlet, tout philosophe qu'il est, est la grâce même. « Il était, dit Ophélie, il était la rose du royaume, le miroir des belles façons, le moule parfait de toutes les formes. Malheur à moi, dit-elle, qui ai goûté à longs traits le miel de ses paroles, si douces et d'un si grand parfum! Avoir perdu tout cela! »

De tout cela, que rappelle Ophélie, je ne saurais évidemment vous montrer que la grâce des paroles. Encore y aurais-je trop de peine, tant c'est subtil et intraduisible. Ce qui rend la conversation d'Hamlet si gracieuse, quand on fait abstraction du fond et du mouvement même de la pensée, du sentiment, c'est un accent particulier, impossible à reproduire sans le texte anglais, des riens, des exclamations surtout et de petites interjections qui ne sont qu'à lui, qui expriment toutes sortes de mouvements délicats de son âme agile à souffrir et à s'égayer, des brusqueries charmantes, d'exquises timidités, des nuances raffinées, extrêmement discrètes et presque imperceptibles, de la joie ou de la douleur subites, de l'hésitation, de l'interrogation, de l'étonnement, de la supplication, qui se succèdent avec une vivacité et une mobilité incroyables, comme dans certaines mélodies de Chopin. Non, vraiment, je ne saurais pas vous montrer ces choses-là, parce que

cela n'a pas d'équivalent en français. En général, Shakespeare reste très beau en traduction, sauf cela, dont je parle, qui est intraduisible.

Force m'est donc de m'en tenir au fond, au mouvement de l'âme même. Or, la grâce étant, en toutes choses, à ce qu'il me semble, l'absence de l'effort et de la résistance, l'abandon, et, comme je vous disais tantôt, la spontanéité et la liberté — ou plutôt l'apparence de tout cela, j'ai idée que, dans l'âme, la grâce n'est autre que la réalité précisément de toutes ces choses. J'ai eu longtemps un cygne sur mon étang, un cygne solitaire. Sur l'eau, c'est une bête très gracieuse, par toutes les formes et les lignes du corps, mais il m'a toujours semblé qu'elle avait aussi la grâce de l'âme. Mon cygne aimé, mon regretté cygne, vivait là d'une vie purement contemplative. Il ne paraissait avoir aucun souci, pas même de sa nourriture. Il glissait en silence du matin au soir, changeant de route à tout instant, au gré de souffles imperceptibles, ou de désirs si légers, si fugitifs, que je ne pouvais pas les deviner. Il vivait tout le jour dans un loisir parfait, et, le soir, s'endormait dans un miroir d'étoiles, mais d'un sommeil comme transparent, car au plus profond même de la nuit je voyais encore sa forme blanche virer doucement de temps à autre vers quelque attrait mystérieux. La grâce de l'âme me paraît bien consister en cela justement, en une sorte de perpétuel loisir, si bien qu'elle n'est jamais entièrement rivée à rien, toujours se posant à peine et prête à se détacher.

Au fond, c'est parce que Hamlet vivait dans ce beau loisir des âmes gracieuses qu'il ne tua pas son oncle aussi vite que Goethe l'aurait voulu. Je vous l'ai déjà dit, il n'est qu'à demi convaincu de son devoir, il n'est entiché qu'à demi de son spectre. Mais surtout il a autre chose à faire que de s'absorber dans la passion d'agir : il a à méditer sur toutes sortes de grands sujets, à observer la comédie humaine autour de lui, à railler les courtisans, à plaisanter avec son ami, à rêver dans la solitude. En sorte qu'il ne va à la vengeance qu'en faisant de grands circuits et en flânant, comme mon cygne sur l'eau. C'est un noble cygne, vous dis-je, à qui l'on a imposé une besogne de vautour.

Au reste, il n'est attaché à rien, rien ne lui semble valoir la peine. Neurasthénie? Mais non! Vérité tout simplement. Hamlet se comporte très exactement comme quelqu'un qui sait que la vie est brève. Si la vie durait mille ans, il serait raisonnable, presque obligatoire, de jouer des coudes, du couteau peut-être, pour être de la Banque ou de l'Académie. Si la vie durait mille ans, les mufles auraient raison. Mais, je le constate avec Bossuet, « ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, mettons-en cent... » — et alors, vraiment, non ce n'est pas la peine de faire le vilain et le malin. Au fond, les malins sont des niais qui se trompent lourdement sur la réalité des choses, et, comme dit le Psalmiste, leurs reins sont tout congestionnés d'illusions.

Plus j'y songe, plus il me semble vrai que la grâce de l'âme c'est cela, n'être attaché à rien, et par conséquent aussi n'être longtemps arrêté par rien, toujours se libérer, toujours quitter, et quitter vite. Hamlet quitte avec une rapidité admirable. Il passe en un moment d'un extrême à l'autre du sentiment. Il est triste, et tout à coup il est gai, gai comme un pinson, ou bien, au milieu de la plus amère ironie, il s'arrête court et devient caressant et tendre, adorablement tendre, subitement. Mon Dieu, comme j'aime cet homme-là!

Il passe aussi d'un ordre de pensées à un tout autre, de la manière la plus imprévue, et sans transition. Cela aussi me plaît infiniment, et en tout cas c'est la vraie grâce de la pensée. C'est la pensée naturelle. Je voudrais que les livres fussent faits ainsi. Avez-vous parfois songé comme les livres, tels qu'on les écrit d'ordinaire, sont des choses artificielles et fausses, avec leur unité de ton et d'objet, leurs divisions et leurs proportions, leur enchaî-

nement logique et leurs transitions? Nous ne pensons pas ainsi. Nos pensées changent sans cesse, et elles naissent l'une de l'autre selon toutes sortes de hasards charmants. Quand je veux parler successivement de deux choses différentes, pourquoi suis-je obligé d'inventer laborieusement entre elles un lien factice qu'elles n'eurent jamais? Je vais vous faire un aveu, modeste, du moins dans sa seconde partie : je ne manque jamais de choses à dire, mais je perds courage à être obligé de les relier. Je passe le plus clair de mon temps à trouver les transitions, vrais ponts des soupirs pour moi, tant j'y ai quelquefois de peine. Si jamais j'écris un livre, il n'y aura, je vous le promets, que des digressions. On pourra l'ouvrir où l'on veut, et s'endormir où l'on veut aussi. Ce sera le vrai livre de chevet, et il n'y manquera que le talent. Il n'existe qu'un seul livre de talent qui soit naturel, ce sont les *Essais* de Montaigne. Je l'aimerais s'il n'était un peu sceptique, mais cela, comme vous savez, ce n'est pas de mon goût.

* * *

Voilà bien une digression, si je ne me trompe, et revenons à Hamlet. Il m'aurait pardonné de le quitter un instant, lui qui quitte tout, et se quitte lui-même, avec tant de grâce. Il quitte surtout les choses, ou plutôt il est constamment au-dessus des choses, dans son divin loisir.

Au moment le plus tragique peut-être du sombre drame, lorsque le roi, par le stratagème que vous connaissez, est convaincu de crime au milieu des courtisans épouvantés, qu'il s'enfuit avec la reine et toute sa suite, en criant : « Des lumières! des lumières! » Hamlet, resté seul avec Horatio, murmure doucement : « Eh bien, Horatio, as-tu vu? As-tu bien vu? Le spectre a donc dit vrai... » Puis, chantonnant un peu et rêvant, pris tout à coup d'un accès de gaieté folle : « Allons, s'écrie-t-il, les musiciens! De la musique, un peu de musique, s'il vous plaît! »

De même, lorsqu'il vient de tuer par erreur Polonius, le père même d'Ophélie, qui s'était caché derrière la tapisserie d'Arras, pour l'espionner. Il a un instant d'émoi, de regret, quoiqu'au fond le tort fût à Polonius. Il aperçoit dans un éclair toute l'étendue du malheur et la gravité des conséquences. Mais aussitôt après, comme il est libéré de nouveau! Comme il est détaché! Non point par la gaieté cette fois, mais par quelque chose de plus beau encore, de plus significatif aussi : au milieu de l'action atroce, c'est ici la subite méditation désintéressée, la rêverie, l'évasion hors du présent tragique et dangereux, par la contemplation pure, par le pur loisir de regarder et de songer. « Voyez, — dit-il en découvrant le cadavre de Polonius — c'était dans sa vie un vieux drôle, remuant et bavard : comme il est tranquille maintenant! Comme il est discret! Comme il est sérieux! »

En vérité, j'ai eu tort, tantôt, de dire que la grâce et la supériorité de l'esprit ne vont pas naturellement ensemble. Il me paraît de plus en plus clair, par l'exemple d'Hamlet, que du moins la grâce de l'âme, telle que je l'entends, résulte précisément de la supériorité. C'est que, dans un esprit vraiment supérieur, la vie contemplative ne perd jamais ses droits. Au fort même de l'action, quelque chose, au centre de telles âmes, demeure tranquille, noblement immobile, comme l'axe d'une roue pendant qu'elle tourne. Là est la raison profonde de cet air de liberté, de détachement, de loisir, où je vois la grâce même. Je m'étonne de plus en plus que Goethe n'ait pas vu tout cela, lui qui toute sa vie partagea, sur l'Olympe, le loisir éternel des dieux.

* * *

Ce qui admirablement achève, et vient, si j'ose dire, mettre comme la dernière main à la grâce d'Hamlet, c'est son apparente

folie. La folie a toujours quelque chose de gracieux, du moins la demi-folie, comme la demi-ivresse, comme la distraction profonde et la rêverie, comme tout ce qui manifeste la suspension de la raison pratique, tout ce qui fait ressembler un instant notre âme à une barque dont l'amarre s'est déliée, et qui s'en va doucement à la dérive selon les caprices des flots et des vents. Chez Hamlet, c'est la folie surtout qui lui permet de passer si vite d'une pensée à une autre, d'un sentiment au sentiment opposé. Comme, d'ailleurs, elle est simulée, et qu'ainsi elle ressemble à ce qu'on appelle « la folie intermittente », elle lui donne encore sous une dernière forme cet air perpétuel qu'il a de se détacher, de quitter et de passer, où je vois une partie essentielle de la grâce. Car, par elle, il passe aussi en un moment du monde réel au monde imaginaire; comme Mercure, il ne pose le pied qu'un instant sur la pointe de nos durs rochers, il atterrit à peine et prend son vol aussitôt vers de lointains mirages. Au surplus, si la grâce n'est au fond, comme je m'obstine à le dire, que la vie désintéressée et oisive de l'esprit, planant au-dessus et hors des choses, il n'y a que la folie, après tout, pour vivre cette vie pleinement. Qu'est-ce autre chose, la folie, que d'être en proie absolument aux délicates apparences de l'esprit? Que dis-je? Ceux qui vivent ainsi en proie aux apparences pures ne sont plus eux-mêmes qu'une apparence. Quand la raison nous a quittés, dit quelque part Shakespeare, nous ne sommes plus qu'une image et qu'une ombre vaine. Pour simulée qu'elle soit, la folie d'Hamlet lui donne donc aussi, avec toute les autres grâces, la grâce suprême des ombres.

IV

Enfin, la quatrième beauté dont Shakespeare a paré Hamlet, c'est la tristesse d'Hamlet.

Dante a mis les tristes dans son *Enfer*. Il leur fait dire :

« Nous étions tristes, là-haut, au beau temps de la vie sereine, dans l'air si doux qu'égayait le clair soleil : *nell' aer dolce che dal sol s'allegria*. Une lourde et lente fumée sortait de nos cœurs, obscurcissant le ciel. Voilà pourquoi nous sommes ici dans la fange éternelle, tristes à jamais... »

Pourtant, Dante les aimait secrètement, soyez-en sûrs. Et d'ailleurs, lui-même, qu'a-t-il fait, à partir de la trentaine, qu'a-t-il fait que de gémir et de soupirer? A quarante ans il désirait mourir; il allait disant : « Mon âme est lasse, mon âme est si lasse! » Et que serait pour nous Dante, sans sa tristesse?

Que serait Michel-Ange, sans la sienne? Vous connaissez sans doute le sonnet de Michel-Ange sur Dante, où la tristesse de l'un répond comme un écho à la tristesse de l'autre. Je me suis souvent demandé, rêvant dans la Sixtine, à demi couché sur les banquettes le long du mur, en quoi consiste précisément la beauté surhumaine de toutes ces grandes figures qui règnent tout en haut, à la voûte. J'ai bien cru voir d'abord qu'elle était due à l'alliance harmonieuse, en elles, de la force et de la grâce. Il me souvient surtout d'un homme, ou d'un dieu, je ne sais, qui repose là, avec un corps d'athlète, des mains languissantes de femme, et un ravissant visage, d'une délicatesse inouïe. Et la plupart des personnages que je regardais, après celui-là, présentaient aussi ce même caractère, d'un charme indéfinissable et qui inquiète étrangement. Mais l'essentiel n'est pas là. Le plus profond, et ce qu'ils ont tous, c'est un air de lassitude, de découragement, de dégoût, qui proclame plus éloquemment qu'aucune parole l'universelle insignifiance et l'inutilité de tout. Nulle part ailleurs l'antique *vanitas vanitatum* ne m'a tant désolé, et paru accablant comme là, tombant de toutes ces lèvres silencieuses. Adam lui-même, échoué sur l'argile, où il vient d'ouvrir ses yeux à la lumière, étend vers son

Créateur un bras déjà fatigué; il semble dire à l'Éternel, comme Job : « Pourquoi m'as-tu tiré du néant où je dormais, pourquoi m'as-tu donné la vie? »

« Comment se nourrir d'un mets fade et sans sel? »

« Comment trouver du goût au jus d'une herbe insipide? »

Allez voir aussi la chapelle des Médicis, à Florence. Comme ils s'ennuient dans l'air lourd, au-dessus du flot des touristes, tous ces géants de marbre! Dieu, qu'ils s'ennuient! J'ai remarqué que le visage de l'un de ceux-là n'est même pas achevé, comme si, en approchant de l'être, il en avait vu assez long déjà, et que ce n'était pas la peine d'y entrer tout à fait...

Si vous-mêmes n'aimez pas de courir si loin, visitez du moins la *Vierge et l'Enfant*, de Michel-Ange encore, à l'église Notre-Dame de Bruges. Voyez la moue dédaigneuse de ces deux bouches. N'essayez pas de prier, vous êtes averti d'avance qu'on vous trouverait bizarre d'avoir des désirs, de tenir à quelque chose.

* * *

Shakespeare naquit l'année même où mourut Michel-Ange, et il ressemblait encore plus à son devancier que Michel-Ange ne ressemblait à Dante, si du moins Hamlet est Shakespeare, comme je le crois bien.

« Depuis quelque temps, dit Hamlet, j'ai perdu, je ne sais pourquoi, toute ma gaieté. J'ai pris tout en dégoût. Cela va même si mal, à présent, dans mon cœur malade, que cette belle structure que voici, la vaste terre verdoyante et fleurie, me fait l'effet d'un promontoire stérile. Et ce dais magnifique, le ciel, regarde-le, ce sublime firmament suspendu sur nos têtes, cette majestueuse voûte, tout inscruée de pierreries étincelantes... Ah! je ne la vois plus que comme un pestilentiel agrégat de vapeurs... »

Il répète constamment que la vie n'a pas plus de prix à ses yeux qu'une vile épingle qu'on ne se baisserait même pas pour ramasser.

A un importun qui lui demande son congé, il répond : « Vous ne pourriez pas me demander quelque chose que je vous accorde et abandonne plus volontiers, sauf ma vie si vous la demandiez! ma vie, hélas, ma vie... »

Bref, Hamlet est un pessimiste, comme Michel-Ange évidemment, comme Dante au fond, comme... mais, j'y songe, il faudrait les nommer tous, je veux dire tous les beaux génies, tous les grands cœurs. Tous ils ont en eux cette tristesse-là. Quel est le grand poète ou le grand penseur qui ait vu la vie en rose? Vous pourriez me citer un ou deux noms, peut-être, qui paraîtraient au premier abord faire exception à la règle. Vous penseriez à Goethe, j'imagine, à Goethe l'Olympien. Parfait! s'il n'avait pas ôté le masque de temps à autre. Mais il a dit, par exemple, textuellement : « Je n'ai pas eu un seul jour de bonheur. » Vous seriez tenté aussi de me citer Sophocle, le poète de la sérénité. Seulement, elle est de Sophocle cette parole, la plus noire qui fût jamais dite : « Après le bonheur de n'être point né, le mieux c'est de mourir le plus jeune possible... »

Le plus étrange, c'est que nous, les joyeux, vous et moi, qui sommes gais je pense, qui prenons les choses du bon côté, notre secrète sympathie pourtant, notre admiration, va à tous ceux-là qui sont si tristes. Je me suis bien souvent demandé cela : comment donc sont faits les hommes? D'où vient qu'ils portent dans leur cœur, qu'ils aiment et révèrent les tristes, les désolés contempteurs de la vie et du monde, ceux à qui le ciel et la terre ne sont rien? Est-ce que, par hasard, tout au fond de nous-mêmes, nous mépriserions un peu notre humeur facile, et croyons-nous peut-être que ce sont tous ces autres qui ont raison?

J'aime autant vous dire tout de suite qu'en touchant un moment...

cette question-là, à propos d'Hamlet, j'écarterai entièrement de ma pensée les pessimistes chrétiens. Ceux-là, je ne les ai jamais compris, ni ne les comprendrai jamais. Du temps que je servais la messe, dans mon collège, quand le prêtre murmurait au pied de l'autel : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? », il m'étonnait toujours un peu. Aussi bien je lui répondais, selon la formule liturgique : « Espérez donc en Dieu ! Je le remercie sans cesse, moi, parce qu'il est mon Sauveur. » C'était bien répondu. L'officiant, d'ailleurs, n'insistait pas. Il répliquait en rendant gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; puis montait à l'autel, le cœur en liesse. A la bonne heure ! Les chrétiens ne sauraient pas avoir raison d'être tristes, du moins dans leur fond, dans leur dernier fond. Dans l'éternelle crise de tout le genre humain, eux seuls ont reçu une Bonne Nouvelle, la meilleure qui soit. Ils ont toujours en eux, pour les consoler de tout, la grande joie de Pierre et de Jean courant au Sépulcre, dans la rosée du matin de Pâques.

* * *

Oui, mais sauf cela, en oubliant cela — c'est le plus noir pessimisme qui a raison.

D'abord à cause des hommes, parce que les hommes sont ce qu'ils sont. Hamlet a une très haute idée de l'homme. « Quel chef-d'œuvre, dit-il, est un homme ! Combien noble dans sa raison ! Combien infini dans ses facultés ! Combien juste et admirable dans sa forme et dans son mouvement ! Son attitude est celle d'un ange, sa pensée est celle d'un dieu, il est la suprême beauté du monde. » C'est pourquoi Hamlet sait aimer si tendrement un homme, s'il en rencontre un sur son chemin. Seulement, d'après Hamlet, sur dix mille qu'on appelle hommes, à peine s'il y en a un seul. De femmes, il n'y en a pas du tout. Ne vous gênez pas pour rire de cette dernière formule, mais ne riez pas d'Hamlet. Ce qu'il dit là, si vous l'entendez bien, est très beau. Hamlet a découvert la scélérateuse de sa mère. D'avoir perdu la foi en sa mère, il pense qu'il lui est impossible désormais de croire encore en aucune femme au monde. C'est ce qu'il nous dit ici à mots couverts, et cela est d'un sens profond, selon moi, et souverainement beau.

Mais, sans faire cette distinction que fait Hamlet entre les enfants d'Adam, que faut-il penser, que pensez-vous vous-mêmes de sa tristesse à leur sujet ? Quand nous allions à l'école, nos maîtres nous disaient parfois : « Vous devez être la consolation de vos parents. » Je trouvais cela étrange, je me demandais de quoi mes parents devaient être consolés. Je le sais maintenant, et vous aussi sans doute. Eh bien, ce qui fait, pour une grande part, le mal de vivre, qui est toujours surtout la douleur de penser, c'est assurément ce que nous finissons par penser des hommes. Et dites-moi, qu'en pensons-nous ? Nous ne sommes pas très sincères sur ce point. Nous craignons toujours, si nous disions notre vraie, notre sérieuse et douloureuse pensée là-dessus, de paraître souffrir un peu de l'estomac, ou du foie, ou des nerfs. Hamlet passe pour neurasthénique pour l'avoir dit si clairement : « Un homme de droite raison, honnête et de discours véridique, un seul sur dix mille. » C'est là, pourtant, la simple vérité, le compte à peu près exact ; du moins c'est mon avis, et je vous jure, pourtant, que je n'ai mal nulle part.

Sauf un sur dix mille, les hommes ne jugent que par leurs passions, leurs injustes passions. Si je causais avec l'un quelconque d'entre vous, pendant cinq minutes, nous ne serions d'accord que juste le temps où nous parlerions de géométrie ou de calcul. Sur tout le reste, à peu près, nous n'exprimerions plus que nos passions, et comme elles sont infiniment différentes, nous serions tout de suite en désaccord. Pour le moindre de nos avantages, pour une nuance d'intérêt, la plus légère, dis-je, la plus faible, chacun de

nous deux, alternativement, se tromperait grossièrement, ou mentirait, avec une horrible petite grimace de dissimulation ou d'effronterie. J'ai bien pensé, quelquefois, avoir mis la main sur un homme vraiment jovial, étrangement sincère, et généreux, et magnifique. Je pensais en moi-même : « Voilà vraiment un fils d'Israël, en qui il n'y a point de feinte. » Mais, je vous le dis à l'oreille, chaque fois c'était un poivrot. A jeun il mentait, et se montrait féroce ment intéressé comme les autres. J'ai découvert tout cela sur le tard ; vous le découvrirez, comme moi, quand vos cheveux blanchiront, et ils en blanchiront un peu plus vite. Votre envie de me contredire vient uniquement de ce que vous êtes tous tant plus jeunes que moi, du moins les dames, à ce qu'il me paraît.

Je vous scandalise, je crois. Mais vous êtes drôles, vraiment ! Que serait-ce si j'avais le temps de vous montrer que les hommes sont aussi méchants qu'ils sont trompeurs ? Ou plutôt non, ils ne sont pas tous tout à fait méchants, mais les autres se laissent conduire par les méchants. Vous êtes drôles, vous dis-je, car enfin vous savez comme moi ce que tous ensemble ils nous préparent. Ils méditent un nouveau massacre universel, selon une méthode toute nouvelle, où les femmes et les enfants seront particulièrement visés. Ils projettent d'étouffer l'une après l'autre toutes les grandes villes, comme des nids de guêpes, à y verser pêle-mêle le feu et l'épidémie, avec les bacilles de la peste et du choléra. Pensez-vous donc que de telles choses seraient possibles si l'immense majorité des hommes n'était pas composée de scélérats et de têtes faibles ? Si réellement je vous scandalise en parlant ainsi d'eux, j'espère que quand ces choses arriveront, vous vous écrierez, comme le Blandinet de Labiche : « Mon Dieu, que les hommes sont bons ! »

Je vois bien où est le fond du mal. Les hommes ne choisissent pas, ne savent pas choisir, pour se gouverner, les meilleurs et les plus intelligents. Il s'en faut, il s'en faut du tout au tout. C'est là encore une chose qu'Hamlet a bien vue, comme une de nos grandes raisons de broyer du noir éternellement. Mais, en dernière analyse, cela revient à ce que je disais. En vérité, si le monde n'était pas composé, dans sa très grande masse, d'hommes trompeurs ou facilement trompés, qu'est-ce donc, je vous prie, qui le pousserait à mettre toujours à sa tête ce mélange inouï de fourbes et d'incapables ? Il est utopique de prévoir, mais non point de souhaiter, que le gouvernement soit un jour donné partout à un collègue de savants et de saints. J'y mettrais quelques éminents jésuites. Ils me brûleraient, pour mes petites hérésies, mais ils sauveraient le monde.

* * *

Ainsi donc, à la question : pourquoi sommes-nous tristes ? une première réponse est celle-là : c'est à cause des hommes, parce qu'ils sont ce que je viens de vous dire.

Mais j'en sais une autre, et Hamlet la connaît aussi ; cela se voit assez au genre de rêveries auxquelles il s'abandonne dans le petit cimetière d'Elseneur.

Cette seconde raison de la tristesse humaine, c'est que tout passe, hélas, et si vite.

« Un jour, dit Brieune, je me promenais dans les appartements neufs du cardinal Mazarin ; j'étais dans la petite galerie où l'on voyait une tapisserie tout en laine qui représentait Scipion, exécutée sur les dessins de Jules Romain ; le cardinal n'en avait pas de plus belle. Je l'entendis venir, au bruit que faisaient ses pantoufles, qu'il traînait comme un homme fort languissant. Je me cachai derrière la tapisserie, et je l'entendis qui disait : *Il faut quitter tout cela !* Il s'arrêtait à chaque pas, car il était fort faible ; et jetant les yeux sur l'objet qui lui frappait la vue,

il disait du profond du cœur : *Il faut quitter tout cela!* Et se tournant, il ajoutait : *Et encore cela! Que j'ai eu de peine à acquérir ces choses! Puis-je les abandonner sans regret?... Je ne les verrai plus où je vais!* J'entendis ces paroles très distinctement; elles me touchèrent peut-être plus qu'il n'en était touché lui-même. Je fis un grand soupir que je ne pus retenir, et il m'entendit. « Qui est là? dit-il, qui est là? »

Brienne s'étant fait connaître, le cardinal ne s'offensa point, mais revenant à sa pensée il gémit encore : *Ah! mon pauvre ami, il faut quitter tout cela!*

Hé oui! et non seulement les belles tapisseries, quand on en possède, mais le coin de terre où l'on vivait, la maison où l'on fut heureux, et, ce qui est pire, ceux qui étaient réunis avec vous autour de l'âtre, et — pensez donc, pesez bien cela — les quitter à jamais. C'est inouï quand on y songe, quand on réfléchit à la profondeur de ces attachements. Je connais quelqu'un que cette pensée réveille au milieu de la nuit, et qui se demande alors si tout cela est vraiment vrai, tant c'est extraordinaire, et poignant comme un mauvais rêve. Et il n'est que trop vrai! Si du moins nous ne mourions qu'une fois, mais nous mourons tout le temps, ou plutôt tout meurt et nous quitte à tout instant.

Je retourne de temps à autre, pour parler comme le poète, dans le doux bercail où je dormais étant agneau, dans la petite cité, veux-je dire, où je polissonnai en toute innocence vers la fin du siècle dernier. Eh bien, de toutes les choses que j'y connus alors, et dont je vous ai quelquefois parlé, presque rien n'existe plus. Derrière les mêmes vieux murs ne sont plus les mêmes jardins, le long des mêmes trottoirs ne sont plus les mêmes maisons, dans les maisons ne sont plus les mêmes hôtes. A chaque pas, en levant les yeux, je m'aperçois que les personnes et les choses, auxquelles je songeais tout en allant, ne sont plus là, et que je me promenais, sans le savoir, parmi des fantômes et des ombres. Lorsque j'étais tout enfant, le veilleur public passait dans ces rues, à l'heure de minuit, psalmodiant dans le grand silence : « Il est minuit! Priez pour les pauvres petites âmes du Purgatoire. » De ces pauvres petites âmes, en ce temps-là, je ne connaissais que deux ou trois, et elles troublaient déjà mon sommeil. Mais maintenant toute ma petite ville, pour ainsi dire, est au Purgatoire, et si le veilleur passait encore comme autrefois, je n'en aurais jamais fini de prier. Ceux qui, comme moi, ne brûlent pas encore, ne s'en portent pas beaucoup mieux. Les hommes d'âge mûr sont devenus si vieux que je les reconnais à peine, et les jeunes ont pris l'aspect caricatural de l'âge trop mûr. Tel que j'ai connu avec de fins traits, le corps agile et souple, je le revois outrageusement épaissi, ridicule, les joues effondrées. Ah! je ne réviens jamais de ce petit pays-là sans me sentir démoralisé pour plusieurs jours, et je m'en sauve chaque fois le plus tôt possible. Il y eut un temps où je goûtais un plaisir mélancolique à errer parmi les souvenirs. Depuis que j'appréhende sérieusement de devenir moi-même un souvenir, je n'y trouve plus du tout le même agrément.

* * *

Je vous dis tout cela le plus gaiement que je puis, parce qu'il ne faut pas geindre; mais il est certain que c'est cela, cet écoulement perpétuel de tout autour de nous, qui tire du cœur de l'homme ses plus gros soupirs. Nous ne sommes pas faits pour une nature qui vacille et branle et fuit ainsi tout le temps. Saint Paul prétend que la nature elle-même ne se sent pas faite pour cela, et ne peut pas s'y résigner. « La Création entière, dit-il, gémit comme nous *d'avoir été assujettie à la vanité*, elle soupire dans l'attente d'être affranchie avec nous de cette insupportable servitude de mort et de corruption ». Oui, d'après saint Paul, si mon

exégèse est bonne, la nature elle-même est dégoûtée du spectacle qu'elle nous offre, de ce décevant manège de génération et de corruption qui recommence toujours, de la semence à l'herbe, de l'herbe à la fleur, de la fleur au fruit, pour toujours se flétrir ensuite et joncher la terre de ses débris. La nature espère, et veut être éternelle comme nous. Au jour de la manifestation des enfants de Dieu, elle veut être elle-même une demeure immortelle, non pas, comme maintenant, une cabane de verdure dont les feuilles jaunissent à chaque automne, non pas même, comme ma petite ville, une cité de plâtre et de briques où les maisons s'effritent et s'en vont, l'une après l'autre, avec tous leurs habitants, flotter au vague pays des ombres, mais une cité inaltérable, l'éternelle Jérusalem, toute en or, avec des murailles de pierres précieuses, et douze portes qui seront douze perles. Mais, en attendant, la Création gémit, selon l'Apôtre, comme une femme dans les douleurs de l'enfantement.

Et en attendant, la vie est fâcheuse, comme dit Bossuet en belle litote du grand siècle, parce qu'elle s'écoule, et s'écoule si vite. Encore — mais ceci n'est plus du Bossuet — encore, dis-je, si la vie, au lieu de s'écouler comme maintenant, s'écoulait au moins dans le sens inverse! Ce n'est peut-être pas tant sa brièveté qui nous morfond et nous consterne ainsi, mais plutôt cette façon d'aller de mal en pis comme elle fait, au lieu d'aller de mieux en mieux. Avez-vous quelquefois songé, si au lieu d'aller, comme nous faisons, de l'enfance à la décrépitude, nous allions plutôt de la vieillesse à la jeunesse, combien la vie, toute courte qu'elle est, deviendrait plus supportable, et même tout à fait bonne, tout à fait belle? Allons, voyons un peu, laissez-moi dire! On naîtrait, je suppose, de la terre, comme on y rentre aujourd'hui, hélas! On apparaîtrait d'abord en barbe blanche, la tête bien chenue, le visage ridé comme une pomme reinette, et l'on s'avancerait tout tremblant. Mais avec quel sourire! sachant vers quoi l'on va. Songez donc : vers la jeunesse! Les cheveux blancs deviendraient insensiblement poivre et sel, puis bien noirs. Les rides s'effaceraient petit à petit, et toute la peau deviendrait parfaitement lisse. On sentirait la glace des années se dissoudre lentement aux premières tiédeurs qui annonceraient l'âge mûr. Vers la soixantaine, si l'on est précoce, on commencerait à regarder les belles, un peu timidement d'abord. Et puis ce serait l'Été, et ce serait le Printemps, l'un et l'autre saison des amours, mais d'amours de plus en plus suaves, de plus en plus pures, de plus en plus éthérées, poétiques et lyriques, finissant en de délicates fiançailles où le soir, à deux et les doigts confondus, on se contenterait de rêver en regardant les étoiles. Bientôt, plus tard, souriant et rougissant un peu, on se quitterait de plein gré pour des plaisirs plus vifs, et plus innocents encore, comme de grimper aux arbres pour dépouiller les nids, voler des poires ou des cerises. Après quoi, l'on irait à reculons dormir sur les genoux de sa mère. On tomberait de là au berceau, sous les rideaux de mousseline, et l'on entendrait vaguement chanter autour de soi. Enfin, une nuit, tout en suçant le lait on disparaîtrait dans le sein maternel, où l'on irait s'amincissant, et fondant doucement comme un flocon de neige...

Evidemment, c'est ainsi que les choses devraient se passer pour aller bien. Et si vous croyez que j'ai voulu plaisanter un moment pour finir, en tout cas ma plaisanterie est plus docte que vous ne pourriez le penser. Car Platon soutient que les choses se sont réellement passées ainsi, en des temps très lointains. Vous savez que la succession des moments, le cours du temps comme on dit, n'est en somme que la rotation des sphères célestes. Quand Dieu lui-même préside à leur mouvement, il leur imprime, étant souverainement bon et voulant le meilleur en toutes choses, la rotation la meilleure, qui est précisément celle, vous le pensez bien, où tout va de mieux en mieux, à peu près comme je viens de vous le décrire. Mais Platon, comme toujours, ne fait qu'indiquer son

idée en deux mots, de quoi fournir un canevas aux auteurs comme moi, qui expliquent les choses dans le détail. Maintenant, quand les hommes ont trop péché, et, comme dit l'Écriture, quand Dieu se dégoûte de son œuvre, il laisse aller les sphères comme elles veulent, et alors, à la manière d'une machine dont on a remonté le ressort et qu'on abandonne ensuite à elle-même, les sphères se mettent à tourner en sens inverse. C'est dans une de ces tristes périodes que nous sommes maintenant, où tout va mal, c'est-à-dire de mal en pis, et où les hommes en particulier vieillissent au lieu de rajeunir.

GASTON COLLE,
Professeur à l'Université de Gand.

A la source d'Ara et de la vie avec Marie Howet

Non, il n'est pas si dépourvu ce temps qui, au milieu de l'inquiétude universelle, peut engendrer une aussi patiente et minutieuse merveille que cet album (1), où Marie Howet, poète et peintre, a dépeint d'une plume et d'un pinceau également subtils le visage émouvant de cette Irlande, terre mystérieuse, pays des fées, la plus proche qui soit encore de ces enfances du monde, marquées au souffle du Demiurge.

Irlande ou plutôt Ara, qui signifiez à la fois terre et déesse, Mère et source de vie, ce qui est au commencement et à la fin, c'est-à-dire le désir de l'Œuvre, et l'Œuvre elle-même, l'Esprit insufflé à la matière, et la matière resplendissant au souffle de l'Esprit, Ara, qui êtes l'Amour, l'Intelligence, la Clarté et l'Ordre, et par delà la mort et la vie le fécond équilibre par quoi se traduit dans la joie et la paix terrestre le mystère créateur, Marie Howet pour vous chanter et vous décrire, pour vous traduire dans la fuyante complexité de vos signes et de vos desseins, pour vous saisir, vous l'insaisissable, et vous peindre, vous qui êtes faite de mille images toujours recommencées, a tendu ce filet aux mailles légères et transparentes, et voici que vous êtes prisonnière, et qu'au travers du rets flexible des mots et des traits vous nous apparaissez, farouche et grande, douce et amère, sauvage et tendre, maternelle, serrant sur votre cœur les hommes et les choses, ramassant la terre, liant les eaux, apprivoisant les nuées et les vents.

* * *

Lorsque cette petite étrangère, avec pour seuls serviteurs cette boîte à couleurs et ce carton vert, apparut un soir dans la pluie, en ce village perdu à l'extrême-pointe de l'île d'Achill, vous ne pouviez pressentir, Ara, qu'à travers vos landes et vos tourbières, derrière vos monts, au fond de vos lacs, et jusqu'en ces fuyantes nuées, elle arriverait si sûrement à vous rejoindre, à vous circonvenir, à vous capter. Elle était là bien sage, bien tranquille, « plus seule qu'au monde » et dans sa robustesse un peu paysanne, d'apparence bien inoffensive.

Sans doute, comme elle le dit elle-même dans sa *Berceuse*, elle ne savait pas :

(1) *A la Source d'Ara*, par Marie HOWET, album tiré à 90 exemplaires, par les soins de Ducros et Colas, maîtres imprimeurs à Paris. Orné de 25 aquarelles, entièrement reproduites au pochoir, par Jean Sandé, maître enlumineur à Paris.

que les
Ange de l'enfance qui pêchaient les étoiles
au long d'une page d'Épinal, dans ce pays
seulement se rencontraient souvent

elle ne savait pas :

que les
rivières remplies de diamants dans ce pays
seulement s'ouvraient des lits brillants.

ni :

que l'or
et l'argent aux doigts des enfants, si magique-
ment collés, saupoudraient les cailloux de
routes enchantées.

Il lui suffisait qu'arrivée par un chemin de paix, elle marchât sur du bleu, et puisse dire « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » puisqu'elle même était paisible et bonne.

Mais déjà sa force la précédait, sa force tranquille et droite et, selon qu'il est dit en l'exergue du schéma liminaire, le voyageur avait choisi sur l'écorce terrestre « la place d'une antenne, pour y cueillir des ondes à ses ondes pareilles ».

Ara sera le Dieu et je serai l'écho d'Ara.

Peut-être en ce lointain voyage en Grèce, d'où elle devait rapporter les *Chansons d'Evangelia*, avait-elle déjà prêté l'oreille à un des messages du Dieu, sous le signe de la mesure et du déroulement serein de l'existence, mais le message avant de lui être confirmé sans doute fallait-il qu'il prit encore le détour de « cette mystérieuse inquiétude qui remonte le fleuve sang » et permette au cœur trop facilement apaisé, par le Sud statique, d'accomplir le cycle cosmique, en recherchant aussi « dans la mouvance et le drame nordiques, telle une balançoire le ramenant de la terreur du précipice au vertige lumineux, la douceur ineffable de la seule harmonie ».

Casser la statue pour la reconstruire encore, Irlande, dépositaire des éléments nécessaires, fuit le jeu de la construction.

Voici la statue.

Voici le taureau.

La statue ressemble aux statues des Grecs ressorties des mers comme une fêche miraculeuse rapportant une genèse inespérée (pierres ou visages d'Irlande aux antiques parents).

* * *

Cette conquête d'Ara, confondue avec celle de la paix intérieure et de la maîtrise de soi, Marie Howet la fait s'accomplir en quatre épisodes, la Terre, le Taureau, l'Homme et l'Œuvre.

Dans le premier, qui est aussi la première évasion d'Ara...

et j'ai fui la constellation mystérieuse et me révélerai dans l'expression gigantesque d'une totalité humaine, visuelle et magnétique.

c'est la description du chaos épique et « génial des éléments en marche ».

Un dialogue d'une beauté farouche, fait s'alterner sur le fond de la description le cantique d'Ara et le cantique du voyageur. Cette alternance que souligne une composition typographique extrêmement curieuse, et d'ailleurs admirablement balancée, sera celle de tout l'album. Elle lui confère une grandeur, un équilibre et un poids, une musicalité aussi, qui font de lui un véritable monu-

ment, aussi précieux pour l'œil que pour l'esprit, une des ces œuvres que la main soupèse avec respect, et le regard parcourt avec ravissement, en attendant que la lecture en fasse pénétrer les plus secrètes beautés.

Cantique d'Ara ou de la Présence, cantique du voyageur ou choc poétique, qui lui répond dans la constante du temps, vaste cœur du Passé, qui apporte toutes les voix de la terre et du ciel, des éléments et de l'homme, comme le fait le cœur antique auprès des protagonistes, cette composition à trois temps et sur trois plans, est celle des grandes œuvres, accordées à la loi du triangle harmonique, parfait régulateur du nombre, de l'espace et de la récurrence. Auprès d'Ara, mystère créateur, impulsion centrale, auprès d'Ara qui est Dieu, l'écho d'Ara qui est la conscience prise de l'acte, et de l'impulsion, qui est le témoin, c'est-à-dire l'Homme : pour les réunir enfin et les expliquer l'un à l'autre, l'Œuvre, où se reflètent les intentions, s'établissent les relations, se traduit le final équilibre.

L'équation entre ces trois termes va se poursuivre, affectée du coefficient de la puissance, symbolisée ici par l'Image du Taureau.

Le silence était grand après l'effroi géant des fixations terrestres.

La Terre était sans hommes.

La Planète attendait.

Un taureau passa dans une seule majesté.

Au travers des tourbières le graphisme précis d'une forme herculéenne griffa l'écorce vierge dans une gloire première.

Un roc noir l'arrêta.

La Terre était sans hommes et la Bête était Dieu.

Passage du Taureau ou deuxième évocation d'Ara, à travers la terre issue du chaos, où bientôt va paraître l'Homme. Passage « de la force instinctive, lâchée sur la richesse terrestre ».

La Terre perdit sa fleur comme les pulpes froissées.

Ara s'appesantit de tant d'audace limitée et pressentit la fuite. Seule la royauté de la bête leurrait sa résistance, prisonnière des vacarmes.

* * *

Le chaos ordonné, la puissance du Taureau ayant donné à la Terre sa figure, voici venu le temps de l'Homme. Le ton du poète s'assourdit délicieusement, et de tarouche devient berceur.

Sur la terre d'Eire des nuages roses et ronds comme des nacelles d'émail s'étendirent mollement sur des brises errantes; en des flottements exquis ils touchèrent tous le ciel et dans une paix céleste un matin prit naissance.

Cette troisième évocation d'Ara, chapitre III d'une œuvre qui resplendit d'un bout à l'autre des beautés les plus émouvantes, est peut-être la plus accomplie. C'est là que paraît la Berceuse citée plus haut :

« Je ne savais pas que les anges de l'enfance... »

l'arrivée à Dcoagh, de la voyageuse, le portrait de miss O'Flaherty, la cantilène des noms de lieux :

Parknasilla : archange.

Donegal : cloche engloutie.

Slievemore : endeuillée.

Achelum : encens d'Orient.

Valentia : qu'il faudrait chanter un jour.

Antrim : tombeau.

Falcarragh : foudre.

et l'adorable recette pour composer le philtre d'Ara :

Sel des Iles : une coquille.

Secrets des Dieux : une pensée.

Secrets des sources : un trésor.

Mais il faudrait tout citer. Le Jardin de Wichlow :

Sur un ciel de soie grise

Trois couronnes sont tombées :

Fuchsia, Véronique et Lupins.

et cette autre Berceuse, de l'enfant qui n'a ni père ni mère;

Et cette adorable description de la naissance des villages :

« Des villages comme des envols naissaient après que deux ailes se furent posées.

» Deux ailes — une maison.

» Deux ailes abritant deux chambres. Sous leur tiède carcasse et recueilli là, un long filet de pêche miraculeuse des murs blancs, des fenêtres...? Deux fois quatre miroirs rapprochant des choses exquises : un pignon blanc, un canard rose, une fourrure de nuages, une candide montagne, des vies étalées comme des robes de surah qu'on n'osera froisser, des cortèges de brebis, des cavaliers de tourbières longs, nonchalants et rêvants d'Orient, et l'oiseau hochequeue rapide et prudent, le dernier du jour; un ruban de ciel pour nouer des cœurs, des rideaux comme des surplis froncés gardant l'œillet de lait et l'adorable couleur intérieure; et la porte?...

» Sais-tu petit agneau que ta mère n'est pas ici, chaque jour tu te trompes et viens la chercher là? bê... bê... mais viens donc, tendre agneau, museau de drap, petite laine, tout tremblant et saluant, mais viens donc. Mais non, à demain, j'ai peur et je cherche... et le feu? danger voluptueux, libre et savoureux, mangeur de tourbe brune, monastique et sacrée. La table drue et la terre battue, le coffre de bois sous la peau de brebis et des enfants assis là, attentifs ou dormant dans des robes bleuies et la casserole noire, sur une auréole de feu qui soulève en son sein le pain tendre aux raisins; et l'armoire peinte en rouge, donnante et joyeuse de tout le lait en suite de pots blancs, et le lit bleu et frais — mais l'âne est entré et la jeune mariée bras croisés, pieds nus, dépose le panier pour qu'il mange mieux ainsi. »

N'est-ce pas délicieux? Et, pour achever l'enchantement, voici les aquarelles, alternant avec le texte, et qu'un procédé d'une fidélité sans défaut a pu reproduire dans toute leur fraîcheur. Exquises, comme tout ce que touche le pinceau de Marie Howet, exquises comme le texte, elles introduisent dans celui-ci des instants de repos et de calme méditation, des paliers propices à l'évasion du rêve.

Ainsi trait à trait, et page à page, l'œuvre se poursuit et s'accomplit, l'œuvre qui attendait la voyageuse ingénue, à la descente de l'autobus à Dcoagh, qu'elle attendait peut-être, elle aussi, sans se douter qu'elle serait si mystérieusement belle et parfaite... Elle se poursuit et s'achève et le visage d'Ara, après tant d'autres, va recevoir ses derniers traits :

Entre des huttes de tourbe, fumant l'automne et la fertilité, sur des pierres tumulaires portant l'appel des bêtes, sur le mystère de la montagne Croyhaun, qu'un nuage empêchait de s'inscrire sur le ciel, Ara enrichie de la vie s'assit, royale en sa robe de pierre — jusqu'au pied de la colline sa robe prenait racine et portait les joyaux de trois règnes glorieux.

Et son cantique encore une fois s'élève :

Je suis
Ara
Esprit
porteur de
la chair
dérobée,
Grain
de la
Création,
Expression
multiple
de la force
en moi.

Elle formule ses commandements :

*Dans le monde inégal donne ce que tu peux.
Que chacun donne au plus demandant ce qu'il peut.
Là est la ressource de la vie, celui-là même qui doit recevoir.
Là est la ressource de la vie, celui-là même qui peut donner.
Donner reconnaissance de sa force.
Donner renoncer matériellement pour accepter Dieu.
Dieu, espace entre deux êtres.
Dieu — Amour.
Celui qui a peu, donne beaucoup.
Celui qui reçoit désire le trésor infini et connaît la force de
Dieu dispersée en les créatures.
Don de la créature, parcelle divine.
Donner ou prendre.
Dieu — Femme.
Espoir de Dieu, Homme.*

et le voyageur en réponse se tourne vers la terre d'Ara, cette terre d'Irlande, qui lui révéla le mystère des choses et le destin de l'Homme :

Terre d'Ara, angélique et mortuaire, une œuvre particulièrement te conviendra. La tourbière désertique t'apportera le retour sur toi — transformation intime de l'être, conscience de sa relativité — compréhension humble et silencieuse du monde — mélange de soi aux autres, ou des autres à soi sans mesure, parce que la vie ne se nourrit que d'amour, — ainsi la vie ajoute encore à la vie dans l'alliage le plus pur, dans l'acceptation sublime des destinées humaines — n'est viable que l'œuvre d'amour — elle apparaît touchante et se construisant brin à brin comme le nid, pierre sur pierre comme la hutte. Une famille de bêtes presque humaine étend son instinct vers la lumière divine — corps étirés, velus, des premiers hommes baignés du songe lumineux à jamais défini dans l'aube de l'amour. Irlande, œil sur la pâte humaine, tendre, cruelle et divine.

Est-ce bien là le visage de l'Irlande et son seul destin? Stephan Gwynn, qui a préfacé l'album de Marie Howet, se plaint doucement qu'il y manque quelques traits. Sans doute, mais qui pourrait en vouloir au peintre puisque ce portrait déborde si largement le modèle?

Irlande, Ara, en entreprenant de te décrire dans ta vérité foncière et de tous les temps, qu'a entrepris ce peintre, sinon de décrire, comme dans toute grande œuvre humaine, ce dont tu n'es que le symbole?

MARCEL SCHMITZ.

Joséphine avant Napoléon⁽¹⁾

LE MARIAGE

M. Tascher de la Pagerie s'était enfin décidé, en fin d'août 1779, à quitter la Martinique et à s'embarquer sur la flûte *l'Isle de France* qu'escortait *Sa Pomone*. La traversée fut longue et pénible. Il débarqua à Brest dans un état de santé inquiétant : il était accompagné de sa fille aînée, Marie-Rose.

Celle-ci — la future Joséphine — avait alors dix-sept ans et quatre mois, étant née aux Trois-Islets le 23 juin 1763. Son enfance avait été celle de toutes les petites créoles élevées dans les « habitations » familiales. Si on a pu tant écrire sur ses premières années, c'est en peignant l'existence qui était celle de toutes ses contemporaines dans la vie large et facile des Antilles, sous un climat radieux et au milieu de sites enchanteurs. Mise en pension à Fort-Royal, chez les Dames de la Providence, elle y avait appris ce que l'on pouvait y apprendre : fort peu de chose. A quinze ans, elle était de retour chez ses parents.

On a voulu lui prêter des aventures précoces. La haute situation à laquelle elle atteignit ne pouvait que donner libre cours aux imaginations des indiscrets : il était si flatteur, Napoléon régnant, d'avoir découvert, le premier, l'incomparable grâce de l'Impératrice.

En réalité, si l'on n'ajoute foi qu'aux documents, on se trouve en présence d'une phrase assez obscure de Tercier, ce général de la Vendée et de l'émigration, compromis dans les complots de Moreau et de Pichegru qui, de 1772 à 1782, avait servi comme lieutenant et capitaine au régiment de la Martinique. Mais le personnage était un fat et un ennemi irréductible du régime et du personnel gravitant autour de l'Empereur.

Pour les mêmes raisons, on ne peut guère se fier aux dires de Montgaillard, l'agent de la diplomatie secrète des Bourbons. Peut-être même faut-il rejeter dans la légende l'histoire, bien innocente cependant, de ce richissime Anglais, dont parle M^{lle} Cochelet, qui, épris à la folie de la petite Yeyette, attendit jusqu'en 1814 pour rappeler son amour à Joséphine répudiée et n'arriva à Malmaison que pour voir mourir l'objet de sa passion.

Certes, Joséphine eut bien des défauts. Elle était, d'après Montgaillard lui-même, « étourdie, inconsidérée, d'une coquetterie surprenante, d'une légèreté de goûts et de sentiments qui ne souffraient pas de contradiction ». Sa petite cervelle sans malice lui fit commettre bien des inconséquences et ne lui épargna pas toujours les faux pas, jusqu'au jour où elle comprit que son destin exigeait plus de gravité. Mais de là à croire à une dépravation très prématurée, il y a loin. Nous verrons d'ailleurs des accusations de ce genre reparaitre quand un premier mari les recueillera à la Martinique : à l'instigation de M^{me} de Longpré : il semble bien que, à ce moment, elle s'en soit aisément disculpée.

* * *

Dès qu'il sut l'arrivée de *l'Isle de France*, Alexandre, le fiancé, partit pour Brest. Le 28 octobre, le lendemain du jour où il avait vu pour la première fois sa fiancée, Beauharnais donnait à son père des détails sur les dispositions prises pour le retour : « Depuis

(1) Nous devons à l'obligeance des Editions Plon, à Paris, de pouvoir publier ces pages inédites. Elles sont tirées de l'ouvrage : *Joséphine avant Napoléon, le ménage Beauharnais*, par JEAN HANOTEAU, qui paraîtra prochainement (12 fr. fr.).

que je suis arrivé, je n'ai trouvé que le moment de vous annoncer que nous étions arrivés en bonne santé et bien moins inquiets depuis que nous avons vu M. de la Pagerie et son aimable famille. Pour moi, depuis que je suis levé, je suis toujours à courir. La quantité de choses dont avaient besoin nos nouveaux débarqués et le peu de ressources qu'offre la triste ville que nous espérons bientôt quitter m'ont donné beaucoup de tracas. L'essentiel est enfin terminé. J'ai acheté un cabriolet bien conditionné duquel on m'a demandé quarante louis. Notre départ paraît fixé à mardi matin. Quant au temps que nous mettrons en route, nous ne pouvons pas le fixer. La seule chose que je puisse vous certifier, c'est la vive impatience que nous avons tous d'être auprès de vous.»

C'est seulement après l'exposé de toutes ces dispositions pratiques qu'Alexandre songe à dire un mot de la jeune fille pour laquelle il est venu de si loin. Il le fait sans grand emballement d'ailleurs : de toute évidence, il n'y a pas eu de coup de foudre : « M^{lle} de la Pagerie, continue-t-il, qui n'est pas celle qui le désire le moins, vous paraîtra peut-être moins jolie que vous ne l'attendez, mais je crois pouvoir vous affirmer que l'honnêteté et la douceur de son caractère surpasseront ce qu'on a pu vous en dire. » Et de suite, il passe à un autre sujet : « J'ai trouvé à mon arrivée toute la ville instruite de projets que j'avais cru cachés, mais s'il m'a fallu quelquefois rougir des compliments que l'on m'a faits, j'ai éprouvé une satisfaction bien douce de l'intérêt que m'ont témoigné mes camarades et j'exprimerais difficilement combien m'ont flatté les marques de vif intérêt et d'attachement qu'ils m'ont données. » Il termine : « Je me vois avec regret forcé de finir ma lettre et je ne vous offrirai d'autre excuse que l'empressement, le désir d'être utile aux personnes qui vous intéressent sûrement autant que moi. »

Le 2 novembre, la petite caravane se met en route. Alexandre continue à être assez froid mais M^{me} Renaudin (1) exulte : « Nous avons enfin quitté Brest hier, mon bon ami, écrit-elle de Guingamp, le 3, au marquis. Le couché a été à Morlaix et nous voici arrivés ce soir à Guingamp sans accident que beaucoup de fatigue de la part de notre malade. Cependant, à cela près, il me paraît mieux. Nous allons, comme vous voyez, à bien petites journées et nous nous trouverons bien heureux de coucher après-demain vendredi à Rennes. Il nous est ordonné par le médecin d'y séjourner au moins un jour. » Puis elle ajoute : « Votre seconde [bru] sera votre chère et tendre fille, c'est moi qui vous en assure. Elle a tous les sentiments que vous pouvez désirer qu'elle ait pour votre enfant et je vous avoue que j'ai vu avec la plus grande satisfaction qu'elle lui convenait. Il prie de vous embrasser pour lui et de vous faire trouver bon qu'il ne vous écrira pas aujourd'hui; mais il est bien occupé, mon bon ami, fort occupé auprès de votre seconde. »

Le 6, les voyageurs sont à Rennes. Nouvelle explosion de joie de la part de M^{me} Renaudin : « Vous avez reçu une lettre de votre chevalier qui vous a confirmé ce que je voyais bien : les choses vont toujours de mieux en mieux », et, cette fois, le fiancé veut bien dire son mot : « Le plaisir d'être avec M^{lle} de la Pagerie, avec celle à qui le nom de votre fille a paru si doux, a été la seule cause de mon silence. Je vous exprimerais avec bien de la peine combien est vive l'impatience qu'elle a d'être rendue auprès de vous, la mienne seule peut lui être comparée et nous nous flattons que vous avez quelque désir d'embrasser deux enfants dont le bonheur sera de travailler au vôtre. » Le charme de Yeyette a déjà opéré. « Les empressements de M. de Beauharnais, déposera plus tard celle-ci, annonçaient sa satisfaction. »

A son arrivée à Paris, la petite troupe prit gîte dans l'hôtel du

(1) Sœur de M. Tascher de la Pagerie et tante de Marie-Rose. Elle était allée à Brest avec Alexandre de Beauharnais pour y recevoir les voyageurs. N. D. L. R.)

marquis, rue Thévenot, et pas un instant ne fut perdu. Les 5 et 6 décembre, un ban est publié à Noisy, résidence de M^{me} Renaudin, à Saint-Sulpice, dont dépendait la rue Garancière et à Saint-Sauveur, paroisse dont la circonscription englobait la rue Thévenot. Le 9, l'archevêque de Paris accorde la dispense des deux derniers bans.

Le 10, le contrat est passé dans l'après-midi « en l'appartement que M. de la Pagerie occupe chez la dame de Renaudin », par-devant le notaire Trutat. Le futur apporte des biens qu'il a recueillis dans les héritages de sa grand-mère et de sa mère. La future reçoit de son père une dot de 120,000 livres « en avancement » de sa future succession, sur lesquelles 20,000 sont remis pour l'achat du trousseau et le reste payable à la volonté du donateur, moyennant le paiement des intérêts au denier vingt. Enfin M^{me} Renaudin fait donation entre vifs à sa nièce de sa maison de Noisy, avec tous les meubles qu'elle contient, et d'une somme de 121,149 livres 6 sols 9 deniers, montant d'une créance qu'elle possédait sur le marquis de Saint-Léger.

Trois jours après, le 10 décembre 1779, c'est le mariage en l'église de Noisy-le-Grand.

Alexandre troque, à ce moment, le titre de chevalier qu'il a porté jusqu'alors pour celui de vicomte auquel il n'a aucun droit. Il est fait, libertin, léger, dissimulé, cynique dans l'étalage de ses bonnes fortunes, colère et violent, mais il est remarquablement beau, élégant, aimable. Sa femme est une enfant dépaysée des pays chauds où elle a grandi en liberté, étonnée de la vie nouvelle qu'elle découvre, n'ayant pas encore acquis, à défaut d'une beauté qu'elle n'aura jamais, malgré son regard qui « caressait » et « allait à l'âme », cette grâce suprême qui enchantera Bonaparte; mais elle est bonne, douce, toujours prête à rendre service dans la limite de sa nonchalance créole. Elle est aussi jalouse. Elle sera toute sa vie jalouse. Plus tard ses scènes, ses pleurs fatigueront, énerveront Napoléon. Avec un mari comme Beauharnais, cette tendance n'allait avoir que trop d'occasions de se manifester et là était le danger pour la paix du jeune ménage.

LES PREMIERS MOIS

Le vicomte et la vicomtesse de Beauharnais s'installent rue Thévenot, côte à côte avec le marquis et M^{me} Renaudin. Les premiers mois se passent sans heurts comme il arrive dans les plus mauvaises unions. Marie-Rose jouit d'une aisance qu'elle n'a pas encore connue. Elle en jouit avec enfantillage. Si l'on en croit les mémoires de Constant, ravie des parures dont son mari lui a fait présent, une paire de girandoles, une paire de bracelets, une montre et sa chaîne garnies de petits diamants, elle les emporte dans ses poches, les palpe amoureusement en marchant et les montre naïvement à ses amies.

En dehors du cercle intime de ses parents, le vicomte ne met aucune hâte à la faire pénétrer dans la société plus brillante où il se complaît. Quoique l'on en ait dit, il ne la présenta pas à la Cour ou lui-même, d'ailleurs n'avait pas ses grandes entrées, et Reichardt a certainement eu une hallucination en croyant la voir remplissant les fonctions de demoiselle d'honneur de Marie-Antoinette à Saint-Cloud cinq ans avant l'achat de ce château par la reine infortunée!

Quatre mois après son mariage, Alexandre va passer quelque temps à la Roche-Guyon. De là, le 26 mai 1780, il adresse à sa femme une étrange lettre où, après s'être défendu de ne lui avoir écrit que rarement et tardivement, il ajoute : « Compte sur mon exactitude et n'empoisonne pas le plaisir que j'éprouve à lire ce que tu me dis par des reproches que mon cœur ne méritera jamais. » Etrange lettre, avons-nous dit. En effet, le reste de la missive est d'un professeur, non d'un amoureux : « Je suis ravi, continue le

vicomte, du désir que tu me témoignes de t'instruire; ce goût, qu'on est toujours à même de contenter, procure des jouissances toujours pures et a le précieux avantage de ne laisser aucun regret quand on l'écoute. C'est en persistant dans la résolution que tu as formée que les connaissances que tu acquerras t'élèveront au-dessus des autres et que, joignant alors la science à la modestie, elles te rendront une femme accomplie. »

Nous rencontrerons désormais fréquemment sous la plume d'Alexandre l'écho de préoccupations de ce genre. Il convient donc de dire un mot à leur sujet. Ne nous hâtons pas, en effet, de jeter la pierre au jeune homme qui fait ici figure de pédagogue austère, de mentor solennel. Ne l'accusons pas trop vite, de pédantisme à ce propos, comme cela a été fait ailleurs.

« L'ignorance des créoles, dit Montgaillard qui les connaissait bien, était passée en proverbe. » Nous avons entendu parler de grandes dames de cette origine qui, tout en tenant parfaitement leur rang dans la plus haute société, savaient à peine lire, encore moins écrire. Si chacun en plaisantait, nul ne s'en étonnait, tant cette anomalie était courante. Or Joséphine n'était pas une exception. « Ignorante, comme le sont en général toutes les créoles, elle n'a rien ou presque rien appris que par la conversation. » Que l'on pense à l'effet que pouvait produire cette absence presque complète d'instruction sur un être comme Alexandre, ayant fait de bonnes études, élève des philosophes, plaçant très haut la culture intellectuelle et la raison, quitte à laisser, dans la vie courante, les passions prendre le pas sur elles. Il devait être horripilé par les vides qu'il découvrait dans l'éducation de sa femme. Peut-être même souffrit-il des impairs que celle-ci, malgré toute sa finesse native, malgré son art d'utiliser les opinions des autres, n'était tout de même pas, dans sa jeunesse, de force à éviter. Pour être impartial, reconnaissons que le mari, s'il fit parfois figure de pion grinchu, avait pour lui quelques excuses.

Au mois de juillet, Beauharnais est contraint de rejoindre son régiment. Il part pour Brest et cette séparation est l'occasion des premières lettres qui ont été conservées dans les archives de Leuchtenberg. Peut-être est-ce à celles-ci que M^{me} de Remusat fait allusion quand elle dit : « Il [Alexandre] se maria malgré lui; cependant il est à croire qu'à une certaine époque il conçut quelque attachement pour sa femme, car j'ai lu de lui des lettres fort tendres qu'il avait écrites lorsqu'il était en garnison et qu'elle conservait avec soin. »

Le 25 juillet, en route vers la Bretagne, le vicomte est à Alençon où il avait déjà séjourné avec sa fiancée quand il la ramenait de Brest à Paris. De là, il prend la plume pour la première fois : « C'est d'une auberge où nous nous sommes arrêtés ensemble que je t'écris, ma chère amie; je suis à Alençon et ce lieu, malgré que je m'y entretienne avec toi, me paraît moins agréable que lorsque nous l'habitions ensemble. En comptant d'avance le chemin que je dois faire chaque jour, je juge que je serai à Brest le 30 au soir; ainsi fais en sorte, mon cœur, que je puisse, en arrivant, y trouver de tes nouvelles. Tu sais combien elles me sont chères et je ne doute pas que tu te mettes à l'abri d'aucun reproche. Adieu, ma bonne amie; présente mes respects à toute ma famille et compte à jamais sur la tendresse de ton mari. »

Quand il est arrivé au terme de son voyage, il écrit encore, le 1^{er} août : « Enfin, je suis à Brest, ma chère amie, et je ne respire plus cette maudite poussière qui m'a rendu la route si désagréable. Je suis dans ce lieu que j'espérais ne plus revoir quand je le quittais avec toi, et où mon étoile me ramène. Je suis gîte et mon gîte est vaste et commode. Je fais assez de cas de ce bonheur attendu que je compte être le plus souvent chez moi, m'occuper beaucoup et me bercer de l'espoir de quitter bientôt ce vilain pays. Je comptais, à mon arrivée, trouver des lettres de toi, mais je n'ai été satisfait qu'à demi, car l'on vient de me remettre un paquet qui ne

renfermait que des lettres de mes amis. Leur empressement m'a charmé, mais le tien m'eût flatté davantage. Je n'accuse cependant pas ton cœur; le mien souffrirait trop à te trouver coupable. Si j'étais disposé à me forger des chimères, mon imagination aurait beau jeu ce matin. Que de plaisanteries ne m'a-t-on pas fait! L'amour me rassure et l'asile du sentiment ne peut manquer d'être celui de la vertu. Oui, quoi qu'on dise sur un sexe, même dans ses torts plus à plaindre qu'à mépriser, je connais tes principes, je ne puis douter de ta tendresse et à jamais l'un et l'autre me seront garants de ton honnêteté. Ma confiance me doit mériter la tienne et, si je ne la possède pas encore, je ne désespère point de ne jamais l'obtenir. Adieu, mon cœur. Si je t'embrassais comme je t'aime, tes petites joues grassouillettes pourraient s'en ressentir. Adieu, mille fois adieu, ton fidèle ami et mari tendre. »

Le lendemain, 2 août, le vicomte ajoute ce post-scriptum : « Ma lettre n'était pas encore fermée quand on m'a remis un second paquet dans lequel j'espérais trouver de tes nouvelles, mais j'ai été déçu dans mon espoir. J'aurais bien droit à un reproche, mais j'aime mieux supposer que tu as eu quelques chose de mieux à faire. »

Le nuage provoqué par la paresse de Marie-Rose se dissipe et c'est encore un amoureux qui, le 30 août 1780, écrit de Brest : « Elle est bien tendre, bien jolie, la lettre qu'on vient de me remettre de toi et le cœur qui l'a dicté doit être bien sensible et bien digne d'être aimé. Aussi l'est-il. Oui, mon cœur, il est bien vrai que je t'aime, que je désire beaucoup de te revoir et que ce moment, tout prochain qu'il est, me paraît encore bien éloigné. J'ai été bien enchanté des nouvelles que tu m'as données de ton intérieur et je ne désire rien tellement que la paix dans le ménage et la tranquillité domestique. Songe, ma chère amie, qu'on ne saurait trop faire pour se l'assurer, que les privations ne doivent rien coûter quand elles ont pour but de ramener et de fixer le bonheur dans le sein de sa famille. C'est là qu'on peut éprouver de vraies jouissances et se soustraire aux peines de la vie.

» Ne me trouves-tu pas aujourd'hui bien moraliste, bien ennuyeux? Pour te dédommager, il te faut parler nouvelles. Peut-être sont-ce des vieilles nouvelles, mais l'espoir qu'elles ne seront point parvenues à Noisy va me les faire débiter...

» Nous passons la revue d'inspecteur le 7 du mois prochain et six ou sept jours après je compte prendre congé de Brest, de la Bretagne, peut-être pour la vie, mais au moins pour longtemps.

» Tu ne me parles point de tes talents. Les cultives-tu toujours, ma chère amie? Et vois-tu quelquefois M. Patrini soit à Paris, soit à la campagne? Tu me dis des choses bien jolies sur la manière d'exprimer tes sentiments, mais je voudrais te laisser écrire tes idées telles qu'elles se présentent. Je voudrais que tu m'envoyas (*sic*) toujours le brouillon de tes lettres. J'y trouverais peut-être quelques fautes dans les expressions, mais mon cœur y démèlerait bien aisément les sentiments du tien. Adieu, mon cœur. Je t'embrasse cent fois. »

L'élève de Patricol se retrouve dans cette page où, après de pédantes considérations sur la paix du foyer, il s'étend sur la forme des missives qu'il reçoit, mais la suivante ne marque pas, elle non plus, un déclin dans la tendresse d'Alexandre, inquiet à ce moment de la santé des siens : « J'espère, ma chère amie, dit-il le 3 septembre, que tu me donneras bien exactement des nouvelles de mon père. J'en ai attendu ce matin avec impatience et, comme la lettre de ta tante m'avait inquiété, il me tardait de voir arriver le facteur. Il sort à l'instant de chez moi et ta lettre ne m'a point tranquilisé. A l'âge de mon père, la plus légère indisposition, quand elle dure longtemps, peut avoir des suites fâcheuses. Je m'en rapporte à la justice que tu dois rendre à mes sentiments pour te

laisser le soin de m'écrire tous les courriers jusqu'à ce que notre papa soit parfaitement rétabli.

» Tu t'es plainte encore de mon silence et, cependant, à deux ou trois courriers près, je t'ai donné exactement de mes nouvelles deux fois par semaine. Je voudrais que tu me crues (*sic*) et que tu attribues plutôt mon prétendu silence à l'inexactitude de la poste et au risque que courent souvent les lettres d'être égarées.

» Je m'en vais me répéter encore, c'est-à-dire parler d'un sujet déjà traité : de mon départ; mais j'aime à croire que c'est un article qui ne t'ennuie point, surtout quand il fixe à peu près le jour où je dois quitter Brest. En vérité, j'admire mon amour-propre. Je parle en homme sûr d'être aimé, d'être désiré et peut-être je me troupe bien grossièrement. Mais, enfin, je parle de ce qui m'intéresse et je te mande que demain en huit, c'est-à-dire le 11, je quitte Brest. Comme il serait trop tard pour que je pus (*sic*) recevoir la réponse de la lettre-ci, adresse-m'en une à Nantes et ajoute sur l'adresse : poste restante. Cela rendra agréable le séjour que je compte faire dans cette ville. Adieu, mille fois adieu. Ton ami tendre et fidèle. »

Le régiment de la Sarre quittait en effet Brest pour aller tenir garnison à Verdun. Mais avant de quitter la Bretagne, Alexandre écrit une dernière fois, le 8 septembre : « Tu te plains, dans ta dernière lettre, ma chère amie, que les miennes sont toujours fort courtes. Tu ne t'en rapportes donc pas à mon cœur pour lui laisser le soin de profiter, quand je t'écris, de tous les moments que j'ai à moi. En vérité, je ne devrais pas te donner de mes nouvelles aujourd'hui car j'ai à peine cinq minutes et ce n'est point ma faute si je ne m'y suis pas pris plus tôt. Mais une foule d'importuns est venue m'assaillir et, comme je suis de garde, que je ne peux point quitter mon poste, je n'ai eu que la ressource de prétexter des affaires pour sortir afin d'être libre en rentrant. Je comptais écrire à mon père ce matin pour lui témoigner le plaisir que j'avais éprouvé à la réception de sa lettre mais, faute de temps, il faut que tu te charges de cette commission et que tu l'embrasses pour moi de tout ton cœur. Je m'en vais passer ma nuit blanche car le lit d'un corps de garde est une planche sur laquelle on couche tout habillé. J'aurai la ressource de m'occuper de toi et je suis persuadé que je ne regretterai pas beaucoup le sommeil. Adieu, mon amie. Je t'aime plus que je ne peux te le dire. »

Alexandre quitte alors Brest, mais il s'attarde en route. Le 1^{er} novembre 1780, il est encore à la Roche-Guyon d'où il se préoccupe à nouveau du ton de la correspondance qui lui parvient : « J'avais bien reconnu, écrit-il ce jour-là à M^{me} Renaudin, le charme de votre style dans la première des deux lettres où vous m'avez fait l'amitié d'ajouter un mot de votre main, et le post-scriptum que vous avez joint n'a fait que confirmer les soupçons que j'avais formés en la lisant. Vous me demandez mon avis sur le parti qu'il est à prendre touchant les lettres de ma femme : je vous répéterai ce que j'ai déjà dit. En étant sûr qu'elle seule a tenu la plume, j'aurai plus de plaisir à entendre les choses flatteuses qu'elle me dit et je me persuaderai qu'elle les a puisées dans son cœur. Quant aux tournures de phrases, que m'importe leur exactitude? D'ailleurs, à en juger par sa dernière lettre, elle a fait des progrès considérables et n'a plus à rougir d'écrire à qui que ce soit. Ainsi jugez vis-à-vis de son mari. Tâchez donc d'obtenir d'elle qu'elle ne prenne plus conseil de personne pour savoir ce qu'elle écrira. »

Beauharnais rejoint ensuite sa garnison de Verdun. Après un court séjour à Paris d'où date la conception d'Eugène. Nous allons voir, par une de ses lettres à M^{me} Renaudin la vie qu'il mène en Lorraine : « Je suis dans un méchant corps de garde, dit-il, assez fatigué d'une nuit que j'ai passée sur le lit de camp tout habillé et c'est de dessus une table toute tremblante que je

vous écris, attendant avec impatience mes camarades qui doivent venir déjeuner avec moi et soupirant encore plus après le moment où l'on viendra me relever. Quoique la vie que je mène à Verdun soit à peu près celle d'un officier de garde, c'est-à-dire retirée et souvent seul chez moi, il me tarde d'aller quitter mon accoutrement militaire et de me mettre un peu à mon aise. Il y a demain un bal chez le commandant de la place. Un cor que j'ai au pied m'empêchera d'en profiter et c'est d'autant plus malheureux que pareille occasion ne se présente pas souvent.

» Sous huit jours, la garnison, parmi laquelle le bon accord est rétabli, va commencer des parties de barres. On m'a nommé général d'un des partis et sitôt que les prés vont être fauchés nous choisirons de part et d'autre nos coureurs. Mon adversaire a 4 pieds 11 pouces. Comme nous serons en très grand nombre de chaque côté, la place en sera peu fatigante et n'occasionnera par conséquent aucun accident.

» Je vous prie, ma chère tante, de dire à M^{me} de Beauharnais, après l'avoir embrassée de ma part, qu'elle fasse venir de Paris un petit baril de dragées de Verdun que je lui envoie et qui lui arrivera à l'hôtel mardi. Il renferme plusieurs paquets de différentes espèces. S'il y en a quelqu'une dont elle veuille avoir une plus grande quantité, qu'elle me le demande : je la lui ferai tenir. Si vous voulez me marquer de quel prix sont les boîtes de dragées fines qu'on emploie pour les baptêmes, je saurai vous dire si c'est un avantage d'en faire venir d'ici (1). »

PREMIERS NUAGES

C'est, semble-t-il, l'époque des premiers dissentiments dans le ménage. Jusque-là tout s'est passé convenablement et, à travers le style ampoulé qu'il tient de son éducation et de la sensiblerie à la mode, on peut croire à la sincérité d'Alexandre quand il parle de son amour. Les lettres que l'on vient de lire prouvent le peu de cas qu'il faut faire de l'affirmation du marquis de Bouillé, avançant que le jeune homme « avait épousé [Marie-Rose] à contre-cœur et n'avait pas tardé à s'en détacher, tant par ressentiment de la contrainte qu'il avait éprouvée à cause d'elle... » S'il y avait eu contrainte, cette contrainte avait été rapidement oubliée. La future Joséphine paraît, par contre, avoir été plus calme dans l'expression de ses sentiments, sinon dans ses sentiments eux-mêmes. Tout va cependant changer sous la triple influence de la conduite du mari, de l'ennui distillé par ses préoccupations pédantesques, et, enfin, de la jalousie de la femme.

Que le vicomte de Beauharnais se soit replongé à cet instant dans les plaisirs faciles, la chose n'est pas douteuse. Lorsque, plus tard, elle déposera sa demande en séparation de corps, Marie-Rose précisera : « Cette union qui aurait dû réussir n'a cependant pas été sans nuages. La grande dissipation du mari et son éloignement pour sa maison furent pour cette épouse infortunée des sujets de se plaindre à lui-même de son indifférence qu'elle ne méritait point. La dite M^{me} de Beauharnais avoue qu'il a été plus fort qu'elle de ne pas lui en témoigner sa sensibilité. Malheureusement le cœur de son mari était fermé aux impressions qu'elle s'était flattée de lui faire en lui marquant ses craintes. » Dufort de Cheverny confirme ces propos. Beauharnais, dit-il, « spirituel, d'une très jolie figure, d'une grande coquetterie avec les femmes, avait excité la jalousie de la sienne; il en était résulté une grande froideur. » Et la reine Hortense, malgré la discrétion avec laquelle elle parle de tout ce qui peut ternir la mémoire de ses parents, donne le même son de cloche : « Mon père, d'une figure charmante, d'un esprit remarquable, rempli de talents, était recherché de tout ce que la ville et la Cour avaient de plus distingué. Sa femme,

(1) Alexandre se préoccupe de ces dragées de baptême parce que son fils naîtra quelques mois plus tard.

qu'un excès de sensibilité rendait trop susceptible peut-être, en prit de l'ombrage, de la jalousie même. »

Sur les causes du désaccord nous avons un témoignage complet, ne laissant rien dans l'ombre, celui de l'ineffable Patricol, chargé par M^{me} Renaudin d'intervenir auprès d'Alexandre et qui, dans une lettre du 7 juin 1781, expose les griefs de ce dernier. On n'y voit pas sans stupéfaction que, parmi ces griefs, les plus graves sont d'ordre littéraire. « En voyant M^{lle} de la Pagerie, fait dire le précepteur au mari, en affirmant qu'il rapporte les « propres paroles » de ce dernier, j'ai cru pouvoir être heureux avec elle. Dès aussitôt, j'ai formé le plan de commencer son éducation et de réparer par mon zèle les quinze premières années de sa vie qui avaient été négligées. Peu de temps après notre union, j'ai découvert en elle un défaut de confiance qui m'a étonné, ayant pourtant tout fait pour lui en inspirer. Cette découverte, je l'avoue, a refroidi mon zèle pour son instruction. Elle ne l'a pas cependant éteint. J'ai cherché même à l'excuser et j'ai continué à poursuivre mon plan jusqu'à ce que, enfin, j'aie aperçu en elle une indifférence et un peu de volonté de s'instruire qui m'ont convaincu que je perdais mon temps. Alors j'ai pris le parti de renoncer à mon plan et d'abandonner à qui voudrait d'entreprendre l'éducation de ma femme. Au lieu de rester une grande partie de mon temps à la maison, vis-à-vis d'un objet qui n'a rien à me dire, je sors beaucoup plus que je ne l'avais projeté et je reprends en partie mon ancienne vie de garçon. Ce n'est pas, je vous prie de le croire, qu'il n'en coûte beaucoup à mon cœur de renoncer au bonheur que me promettait l'idée d'un bon ménage. Quoique je me sois beaucoup livré au monde depuis que je jouis de ma liberté, je n'ai cependant pas perdu le goût de l'occupation et je suis tout prêt à préférer le bonheur de chez moi et la paix domestique aux plaisirs honteux de la société. Mais j'ai imaginé, en me conduisant ainsi, que si ma femme avait vraiment de l'amitié pour moi, elle ferait des efforts pour m'attirer à elle et pour acquérir les qualités que j'aime et qui sont capables de me fixer. Eh bien! le contraire de ce que j'avais prévu est arrivé et, au lieu de voir ma femme se tourner du côté de l'instruction et des talents, elle est devenue jalouse et a acquis toutes les qualités de cette funeste passion. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Elle veut que, dans le monde, je m'occupe uniquement d'elle; elle veut savoir ce que je dis, ce que je fais, ce que j'écris, etc., et ne pense pas à acquérir les vrais moyens de parvenir à ce but et de gagner cette confiance que je ne réserve qu'à regret et que je sens que je lui donnerai à la première marque de son empressement à se rendre plus instruite et plus aimable. »

Ces confidences sont vraiment extraordinaires. Nous avons déjà dit combien légitimes étaient la surprise et l'inquiétude du mari devant l'ignorance de sa femme. On n'est pas moins étonné, cependant, de constater que, entre ces deux enfants, tout se soit réduit à une question de grammaire et de manuels! Jamais la littérature n'a eu autant d'importance entre deux cœurs et on aimerait à savoir ce que le bonhomme Chrysale aurait pensé de ces diatribes.

Patricol ne voit de ressources, pour tout arranger, que dans un système nouveau d'instruction, la lecture des bons poètes, des morceaux les plus saillants de nos ouvrages de théâtre, système que la créole était bien incapable de suivre avec persévérance. L'ancien précepteur continue, en effet, en ces termes, après avoir rendu compte des confidences de son élève : « J'ai répondu, madame, à tous ces discours-là que quiconque n'entend qu'une partie ne peut juger, qu'il pourrait bien se faire qu'il eût donné lieu par son impatience, par sa vivacité, à cette indifférence pour l'étude qu'il reproche à sa femme, que tout le monde n'était pas propre pour enseigner, qu'il faut une patience et une constance qui se trouvent rarement à son âge et qu'il aurait tort de désespérer de l'éducation de sa femme par la raison qu'il n'avait pu la faire

lui-même, que je ne doutais pas de son cœur ni de sa bonne volonté; mais de la bonté des moyens qu'il avait pu employer, que, si vous voulez tous m'en croire, vous prendrez le parti de charger quelqu'un de cette fonction. Pendant votre séjour à la campagne, vous pourrez tous contribuer à la mettre au fait de la littérature en lui faisant lire et en lisant avec elle nos bons poètes. Elle fera fort bien de meubler sa mémoire des morceaux les plus saillants de nos ouvrages de théâtre. Si la santé de Monsieur son père le lui permet, il faut qu'il lise avec elle l'histoire et qu'il lui apprenne la géographie et puis, à votre retour à Paris, je vous trouverai quelqu'un qui la dirigera dans ses études pendant tout l'hiver. » Marie-Rose dut, d'ailleurs, y mettre, malgré son état de grossesse, quelque bonne volonté, car elle empruntait à la même époque, pour les lire — ou pour sommeiller dessus, — les quatre conséquents volumes des *Révolutions romaines* de l'abbé de Vertot. Singulier début pour une néophyte...

JEAN HANOUEAU.

En quelques lignes...

La Reine en Flandre

Notre jeune Reine allie à un sens exquis du geste à faire un beau courage. Ces derniers jours encore, on l'a vue parcourir les pauvres villages de Flandre et les plus misérables « coron » du Borinage, apportant aux familles particulièrement éprouvées par la crise le réconfort de sa visite. Visite sans aucune préparation officielle, sans le moindre appareil : la simple manifestation d'un grand cœur et d'une compréhension profonde.

Avant que sonnât 7 heures, par un matin glacial et sous la neige, la Reine commença son charitable voyage. Elle ne revint qu'à la nuit, après avoir parcouru plus de cent kilomètres dans les campagnes de la région frontalière. Les voitures avançaient péniblement par les routes détremées; la pluie et la grêle brouillaient un paysage infiniment désolé. Pour accéder aux chaumines, il fallait traverser des sentiers boueux. Et, pas un instant, la royale visiteuse n'a perdu son légendaire sourire. Elle est demeurée aussi longtemps dans la dernière famille que dans la première. Et elle en a vu plus de trente! Sa sollicitude s'exprimait partout avec les mots qui convenaient à chaque cas particulier. Cette sorte de finesse dans le don de soi avait quelque chose de touchant; et à cause de cela même, ceux qui avaient le privilège de l'accompagner sentaient qu'ils recevaient, eux aussi, le don royal.

Nous pensons que les mères et les femmes auront surtout compris toute la joie que la Reine leur apportait, simplement parce qu'elle se montrait leur sœur et leur semblable. Il y a une façon de faire rire un bébé, de lever le menton d'une petite fille pour l'interroger qui ne trompe pas. C'était une maman qui venait vers d'autres; et des mains à qui ces gestes maternels sont coutumiers caressaient les enfants.

Les enfants, ils paraissaient bien pâles, dans la pauvre lumière de ces chambres exigües, au plafond bas. Il y en avait des quantités dans toutes ces familles dont ils sont la seule richesse. La Reine demandait à voir le réduit, l'unique réduit où dort toute la nichée. Les hommes en chômage expliquaient leur misère, mais aussi leur confiance. Une confiance que raffermissait cette démarche de la Souveraine. Ce n'était déjà plus des malheureux. Pour eux, la Reine a prié dans l'église de Comines, où elle a souhaité s'arrêter.

La neige, que le soleil de midi avait momentanément fait fondre,

recouvrait à nouveau la campagne. Seuls, faisaient des taches noires les cages de rouissage au bord de l'eau et les vieux moulins délabrés. Il faisait de plus en plus froid. Mais personne ne songeait à le dire. Les cœurs avaient toutes les raisons du monde de croire au printemps proche, aux champs de lin qui allaient reflleurir à l'éternelle puissance de la charité, à tous les espoirs d'un lendemain meilleur.

Souvenirs d'un éditeur

Cet éditeur, c'est P.-V. Stock, le dernier de la « raison sociale » Barba-Tresse-Stock, fondée en 1790. En 1931, P.-V. Stock dut abandonner la librairie. Le flambeau a été repris. Et la maison Stock est, aujourd'hui, une des premières de Paris pour tout ce qui concerne les littératures étrangères.

Dans le mémorandum anecdotique qu'il vient de publier, P.-V. Stock n'est pas tendre pour Léon Bloy. Il avait cependant compté parmi les premiers admirateurs du Mendiant ingrat. Frappé par la verve drue des chroniques hebdomadaires du *Chat noir*, il avait commandé à Bloy un roman ou un volume de nouvelles. Les *Propos d'un entrepreneur de démolitions* sont nés de là.

Il est difficile de se faire une opinion exacte sur les responsabilités de l'édité et de l'éditeur dans le conflit qui devait bientôt les mettre aux prises. Il nous paraît cependant que la lecture des documents publiés par P.-V. Stock serait fort capable de refroidir l'enthousiasme de ceux-là qui s'obstinent à faire de Bloy « l'Idole ». Le fanatisme est une erreur. En matière de critique littéraire, cette erreur peut nous mener loin. Stock dit — et il le prouve — que Bloy n'a jamais été victime de cette conspiration du silence qu'il dénonçait si volontiers et en des termes si virulents. Aucun de ses livres n'a passé inaperçu. Bloy a pu collaborer à des journaux comme le *Chat noir*, l'*Univers*, le *Figaro*, le *Gil Blas*, l'*Assiette au beurre*, à des périodiques comme le *Mercur de France*, la *Plume*, l'*Art moderne*, la *Revue de Genève*. Mais l'orgueil du Pèlerin de l'Absolu avait quelque chose d'himalayesque.

Quant à son cynisme de « tapeur », on en connaissait déjà plus d'un témoignage. P.-V. Stock rappelle, à ce propos, le billet « hénaurme » du 25 octobre 1903. Léon Bloy répond à un envoi d'argent. Et voici ce qu'il n'hésite pas à écrire à son correspondant charitable : « Vous avez donné 40 francs. A votre place, ne pouvant ou ne voulant pas faire ce qu'il fallait, je n'aurais rien fait du tout! »

Il y a un autre billet, — adressé à Stock lui-même, celui-ci —, qui, pour ma part, me laisse pantois. L'éditeur avait prié l'écrivain de lui dédicacer certains de ses ouvrages. Et Bloy, qui doit à Stock des cent et des mille, répond sans barguigner : « Mon cher Stock, chacune de mes dédicaces vaut 50 francs net. Dans dix ans, si je vis encore, ce sera 500 francs. » Et, en guise de post-scriptum : « Cet autographe, qui vaut beaucoup, me constitue votre créancier! » Ce pourrait être drôle. Ce n'est même pas ironique.

Charles Cros

Dans le même volume de souvenirs, il est longuement question du curieux poète Charles Cros. Poète et homme de science. En avance sur son époque, Charles Cros, l'inventeur du phonographe, étudiait le problème de la photographie des couleurs, ainsi que la fabrication artificielle du diamant, du rubis et des autres pierres précieuses.

Comme poète, il est surtout connu par ses monologues. C'était l'époque où Coquelin Cadet avait acclimaté le genre du monologue à la Comédie-Française. Une pièce de Cros — *le Hareng saur* — lui plut par son originalité. Il l'ajouta à son répertoire et com-

manda à l'auteur de nouvelles fantaisies. Aujourd'hui encore, le *Bilboquet*, le *Capitaliste*, l'*Obsession* font les beaux soirs des repas de corps dans la petite ville provinciale où l'officier d'intendance a des prétentions et des planches.

Le *Coffret de santal* est un recueil de poèmes d'une inspiration très heureuse. Mais les poètes se vendent mal. P.-V. Stock constate, non sans amertume, qu'il fallut vingt ans pour écouler la première édition (un millier d'exemplaires). Le *Coffret* fut réédité cependant. Et l'anecdote est bien jolie. Un jour, Stock reçoit la visite de la poétesse Renée Vivien. Elle demande le volume. On lui dit qu'il est épuisé. Elle conseille une réédition. Stock objecte les difficultés de la vente. Alors, cette femme au grand cœur :

— Et si, moi, qui admire le livre de Cros, je vous achetais cinquante exemplaires de cette réédition pour 600 francs, le réimprimeriez-vous?

Ainsi réentendit-on, en 1903, le chant interrompu d'un vrai poète.

La postérité, moins délicate que Renée Vivien, conserve surtout le souvenir du savant. Sur la maison où Charles Cros est mort, à Paris (5, rue de Tournon), on a apposé une plaque avec un médaillon qui le représente de profil et cette inscription, un tantet injurieuse pour la Muse : « Charles Cros, poète et savant français, inventeur du phonographe, est mort dans cette maison le 9 août 1888. »

Science et poésie

Le cas de Charles Cros n'est pas unique dans l'histoire des lettres. Et l'on voudrait évoquer à ce propos la figure de Louis Ménard.

Celui que Barrès a appelé « le dernier païen et le dernier Hellène » avait, lui aussi, ses marottes scientifiques. Au moment où éclate la révolution de 1848, Ménard est chimiste chez Pelouse, l'éminent professeur au Collège de France. En collaboration avec Florès Domonte, le futur auteur des *Rêveries d'un païen mystique* présente à l'Académie des Sciences une communication fort appréciée sur la xyloïdine. Les deux jeunes gens ont constaté que cette substance est très soluble dans l'air. Ils appliquent cette propriété à la purification du coton : et c'est la découverte du collodion (dissolution de fulmicoton dans un mélange éther-alcoolique).

Mais Ménard se souciait, comme un poisson d'une pomme, des applications industrielles que l'on pouvait tirer du nouveau corps. Sa découverte du collodion est attribuée par les dictionnaires spéciaux à un Américain nommé Maynard (l'homonymie a de ces tours pendables) qui, de bonne foi, croit-on, la refit en effet après lui. Malgré les rectifications exigées par Philippe Berthelot, l'erreur dure encore.

Ménard est aussi l'inventeur de la nitro-mannite, c'est-à-dire, au témoignage autorisé de Philippe Berthelot, du plus puissant explosif connu. Le farouche quarante-huitard, le révolutionnaire impénitent qui salua les insurgés dans des vers au picrate, aurait porté la formule de la nitro-mannite sur les barricades!

Enfin, on a prétendu que Louis Ménard se serait aussi occupé de la transmutation des métaux. Devançant Charles Cros, il aurait songé à fabriquer du diamant. Mais le biographe du « païen mystique », M. Henri Peyre, traite de légende l'anecdote qui veut qu'un des coreligionnaires politiques de Ménard, Paul de Flotte, aurait jeté, lors de la révolution prolétarienne, les petits tubes de laboratoire où brillait — tel un cristal — le premier échantillon de diamant synthétique dû au dernier Hellène, au chantre inspiré et nostalgique des dieux morts.

L'Isolabella

C'est la plus délicieuse des îles Borromée. Et les malveillants ne manquent pas d'observer que les reconstructeurs de l'Europe

choisissent — et choisissent fort bien, ma foi! — les stations de leur pèlerinage pacifique.

L'Isolabella s'appelait autrefois *Isola Isabella*, du nom de l'épouse de Charles Borromée (le mariage avait été célébré le 4 février 1614). C'est au XVIII^e siècle seulement que l'île prit, par manière d'abréviation et par symbolisme, le nom que nous connaissons aujourd'hui.

Au XVII^e siècle, sous la direction de l'ingénieur Angelo Crivelli, s'éleva le palais qui fait la renommée artistique de l'île de beauté. Des salles somptueuses — salle des Médailles, salle du Trône, salle des Lits de la Reine, galerie du Général Berthier, salle du Bal, salle Napoléon, salle de Musique — offrent aux visiteurs les mille et un trésors d'un musée le plus riche. La conférence du 11 avril se tient dans la salle de Musique. Décor opulent, où l'on remarque surtout les cinquante tableaux de *Tempesta*. Ce peintre avait été emprisonné à Gênes, accusé qu'il était d'avoir assassiné sa femme. Il trouva un chaud défenseur en la personne du comte Vitalin Borromée, qui réussit à le faire libérer. *Tempesta* vint résider au château à l'automne de 1885 et laissa au propriétaire, devenu son bienfaiteur, en gage de reconnaissance, son œuvre complet. Les meubles, incrustés de mosaïques florentines, les colonnes d'argent, les cristaux de roche et les statues de bronze achèvent de donner à la salle de Musique son air d'apparat.

Les souvenirs napoléoniens se pressent à l'Isolabella. Napoléon y séjourna en 1797, alors qu'il commandait l'armée française d'Italie. On montre encore le lit où il coucha. De même, Joséphine de Beauharnais descendit plus d'une fois sur l'île enchantée qu'embaument les parfums rendus fameux par un roman d'amour.

Ajoutons que les jardins de Stresa sont une fête pour les yeux. Le panorama est unique sur le lac. Et les essences les plus rares contribuent à faire de ces bosquets en terrasses comme un jardin botanique où abonde le laurier.

Les grottes sont surtout connues pour la fraîcheur de leurs eaux. Souhaitons que le cadre pacifique et ensoleillé des îles Borromée inspire aux négociateurs de Stresa des conseils heureux. Et faisons confiance au réalisme d'un Mussolini, pour que les utopies n'aillent pas chercher refuge dans les cavernes souterraines de cette Capoue au bord du lac.

Giboulées d'avril

L'échotier n'a pas de chance, cette année du moins. A la différence du météorologue (parfaitement, Madame, c'est un nom de chrétien!), lequel n'a qu'à consulter la carte des cyclones et des anticyclones pour prédire, à vingt-quatre heures près, la neige et le grésil, l'échotier doit bien s'en remettre aux fantaisies sans fantaisie du calendrier des poètes. Or les poètes sont les plus « conformistes » des hommes. Ils croient, dur comme fer, que mars est le mois des giboulées et qu'aux premiers matins d'avril il est temps de faire chanter les petits oiseaux du bocage.

Quelle disgrâce! Nous avons goûté, voici quelque trois semaines, les douceurs tièdes d'un avant-printemps, quelque chose comme la répétition générale du ballet des hirondelles et de l'éclatement des bourgeons. Le marchand de parapluies avait la migraine. Le fabricant de waterproofs maudissait la crise. Des messages télégraphiques alertaient les ateliers de panamas et les tissages de rayonne. Le ciel, d'un bleu de lin, faisait son sourire au beau fixe. Sur les bancs, les écoliers rêvaient, entre le thème latin et l'application de géométrie, aux premières escapades du côté de la forêt où fleurissent les perce-neige...

Par un revirement qui suffirait à donner raison à ceux-là qui affirment que notre monde tourne à l'envers, il a suffi qu'on détachât les feuillets d'avril, au calendrier, pour que le Père Eole se mit incontinent à faire des sottises. Il souffle, il tempête, il

s'époumone. Le grésil fait craquer les lignes télégraphiques. Sur la carrosserie de l'auto qui vient de traverser les Ardennes, la neige gelée fait penser à quelque retraite de Russie. C'est tout juste si les sautes de vent découvrent, par instants, dans le ciel, un petit coin bleu : de quoi tailler une culotte à un gendarme qui ne serait pas un colosse...

Pourtant, nous sommes ainsi faits que le prochain avril nous trouvera, les poètes et les autres, aussi fidèles qu'ingénus, aussi crédules que dupés. Nous tournons en rond dans le cercle de l'année. Le jardinier ne s'aviserait pas de sarcler quand il faut qu'on bêche. C'est ainsi que l'imprévu, le mystère, l'aventure ont disparu de notre vie sans joie. Peut-être bien — qui sait? — si nous avions la foi, les pommes mûriraient sur les vergers en mars; et, à l'automne, nous ferions, au lieu des vendanges, la récolte parfumée des blanches fleurs du cerisier.

Adolescences

Il est doux de retrouver, derrière une porte de couvent, son adolescence, pour s'apercevoir que le temps en soi n'est rien. Et comme on se souvient, on rejoint, à travers la tendresse et la flamme d'un cœur éternellement fait pour les choses infinies, le sentiment et la joie sereine de la durée.

Nous reconnaissons sans peine les maîtresses qui nous enseignèrent et le son de leur voix. Nous nous rappelons tout de suite leurs noms, qui ont un parfum de bréviaire, de toile blanche et de laine noire, de parloir ciré et de chapelle fleurie. Des bruits de cloches, de gammes et de récréations remontent du fond d'un âge dont les meilleures richesses ne sont point perdues. Sur les longues tables du réfectoire, que domine la Vierge de la Sapience, le pain coupé a la même forme que jadis, le café la même odeur de malt. L'esprit qui fut nourri là se souvient de leçons et de méthodes auxquelles le labeur de la vie a donné tout leur prix. Et nous reparlons avec complaisance des tableaux synoptiques qui nous apprirent la synthèse, des titres en ronde et des accolades moulées qui nous enseignaient l'ordre et la netteté, de cette première robe qu'on nous fit coudre, de cet herbier soigné sur la couverture duquel nous dessinions à la gouache les caractères des fleurs.

Les fleurs ont séché dans le grenier. Mais les religieuses, elles aussi, se souviennent à travers les générations d'écolières de celles qu'elles ont formées, voici des années, et de leurs devoirs de style et de leurs fautes d'orthographe.

— Hélas! affirment-elles, les écolières d'aujourd'hui ne sont plus pareilles à celles d'autrefois. Finie cette époque des cahiers soignés et des résumés scrupuleux! Finis les corsages à pinces et à petits plis! A présent, on veut aller vite comme au cinéma, dit la maîtresse de géographie. Avec elle nous fimes jadis de beaux devoirs et de beaux voyages. Mais n'est-ce pas un voyage émouvant que ce retour au guichet du couvent où les guimpes blanches et les voiles noirs, du moins, n'ont pas changé?... Et nous avons retrouvé, avec le parfum de notre adolescence, toutes ces petites choses qui nous ont aidées dans la vie à comprendre le sens des plus grandes.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie

La mission du baron O'Sullivan de Grass de Séovaud à Constantinople en 1838

Grâce à l'intervention diplomatique de l'Angleterre, la Turquie venait de reconnaître notre existence nationale. Il s'agissait désormais d'établir des relations politiques, diplomatiques et commerciales avec ce pays. Mais il était de règle, dans l'Empire ottoman, que seules les puissances liées à la Turquie par un traité d'amitié et de commerce pouvaient installer des consuls sur son territoire et que seuls les diplomates de ces États étaient reçus officiellement.

Il fallait donc commencer par obtenir un traité de commerce. Pour y parvenir, nous avions le choix entre deux moyens : la médiation d'une tierce puissance ou une négociation directe avec la Porte. Le Gouvernement s'arrêta, avec raison, à ce dernier procédé. D'abord, nos intérêts ne seront jamais si bien défendus que par nous-mêmes; ensuite, faire appel à la protection d'un tiers, c'était nous créer des obligations et aliéner un peu de notre indépendance et de notre liberté d'action.

Mais à qui confier le rôle de négociateur? Il fut d'abord question de ne désigner qu'un chargé d'affaires afin de réduire les frais. A Londres, à Paris et à Vienne on jugeait au contraire que notre pays devait être plus dignement représenté, qu'il fallait au moins un envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire. En Orient, on donnait une extrême importance aux questions d'étiquette, on ne concevait pas qu'un simple chargé d'affaires fût être porteur de lettres royales. Un ministre avait en outre l'avantage d'être plus libre de ses mouvements et disposait de plus puissants moyens d'influence.

D'ailleurs, d'autres États, comme les États-Unis, la Sardaigne et la Toscane, avaient agi de cette façon. La Hollande avait même fait davantage en déléguant en 1825 un ambassadeur porteur de lettres autographes de son souverain.

La mission de l'envoyé extraordinaire terminée, rien n'empêchait de le remplacer par un chargé d'affaires permanent, remplissant en même temps les fonctions de consul général.

Lorsque le Gouvernement apprit que la Sublime-Porte se montrait favorable à l'envoi d'un diplomate belge à Constantinople, le chevalier de Theux offrit confidentiellement cette mission au baron O'Sullivan de Grass (1), si toutefois une absence plus ou moins prolongée de son poste de Vienne ne présentait pas d'inconvénient pour la bonne marche des affaires de la légation (2). Le roi approuvait ce choix, d'ailleurs très heureux, notre ministre près la Cour d'Autriche étant le mieux placé pour savoir tout ce qui se passait en Orient.

Le baron O'Sullivan accepta l'offre qui lui était faite. Il désirait seulement qu'on ne tardât pas à l'envoyer à Constantinople, afin que sa mission finit assez tôt pour qu'il pût assister aux fêtes du couronnement de l'empereur d'Autriche à Milan, fixées au 1^{er} septembre 1838.

(1) Ministre de Belgique à Vienne.

(2) T. 1-3, 3 décembre 1837.

La Belgique n'était pas encore représentée en Turquie que, déjà, un incident surgissait entre les deux pays. Le Gouvernement, pressé par les chambres de commerce, entreprit d'envoyer un agent consulaire à Alexandrie pour relever nos relations commerciales avec l'Égypte. La situation de Méhémet-Ali vis-à-vis du Sultan rendait ce projet très délicat. Le Pacha se considérait comme indépendant, tandis que le Sultan comptait encore l'Égypte comme pachalik de l'Empire ottoman. S'adresser à l'un des deux adversaires pour obtenir l'exequatur du consul à envoyer à Alexandrie, c'était mécontenter l'autre. Pour éviter tout incident, le Gouvernement chargea M. Blondeel, secrétaire de légation, d'une exploration commerciale en Égypte. En réalité, cet agent avait été nommé secrètement consul par arrêté du 30 septembre 1837 (1). La Porte fut mise au courant du titre officiel de M. Blondeel par suite d'une indiscretion des journaux. Cette divulgation provoqua un vif mécontentement à Constantinople et cela juste au moment où nous allions demander à la Turquie de nouer des relations diplomatiques avec la Belgique. On pouvait redouter que la Sublime-Porte, froissée de notre attitude, ne refusât de recevoir notre premier agent diplomatique. Il n'en fut rien. Grâce à l'intervention de l'Angleterre, le Divan se déclara satisfait des explications que le Gouvernement crut devoir présenter par l'intermédiaire de lord Palmerston (2).

* * *

De tout temps, pour pouvoir nouer des relations avec la Turquie, il fallait offrir des cadeaux de prix au Sultan, à ses ministres et à sa Cour. Les réformes entreprises par le sultan Mahmoud n'avaient pas touché à cette antique coutume.

Mais quels cadeaux fallait-il donner? Quelle devait en être la valeur? Le Gouvernement fit prendre des renseignements à Constantinople et dans différentes chancelleries. Il en résulta que la mission reviendrait à 200,000 francs, frais de voyage et coût des présents compris. Il était à craindre que cette somme, importante pour l'époque, n'effrayât nos députés et que la demande de crédit ne fût rejetée par le Parlement.

Le sacrifice qu'on réclamait au pays était largement compensé par les avantages que devait nous procurer un traité de commerce avec la Turquie. Les récentes réformes introduites en Orient avaient créé des besoins nouveaux. Nos navires seraient protégés contre les pirates et contre les vexations des autorités locales. Nos exportations de sucre raffiné, de draps et de cotons, déjà importantes, prendraient plus d'extension encore. Nos fabriques d'armes et notre industrie métallurgique y trouveraient aussi grand profit. Enfin, les agents que nous enverrions par la suite en Turquie nous feraient mieux connaître les goûts et les usages du pays relatifs à la taillanderie, aux objets de luxe et autres, et ainsi de nouvelles ressources viendraient accroître notre bien-être.

Le chevalier de Theux fit comprendre ces raisons à la Chambre et au Sénat qui approuvèrent les dépenses projetées.

* * *

Le baron O'Sullivan put se mettre en route pour Constantinople le 1^{er} mai 1838. Il était accompagné d'un attaché de carrière : le comte Amédée Vilain XIII et de quatre attachés honoraires qui devaient entreprendre ce voyage à leurs frais : le marquis Charles de Trazegnies-Toran, le marquis Théodule de Rhodes,

(1) Na Pers., 34, de Theux à Blondeel, 2 octobre 1837.

(2) Le gouvernement belge affirmait que les bruits répandus étaient mal fondés. Blondeel n'aurait pas le caractère de consul, sa mission ne serait que provisoire et consisterait en un voyage d'exploration dans un but commercial. Si plus tard on jugeait nécessaire d'établir un consulat permanent, c'est à la Porte qu'on adresserait la demande d'exequatur.

Na Pers., 34, van de Weyer à de Theux, avril 1838.

le comte Charles de Spangen et le baron Louis de Woelmont. Enfin, le Gouvernement avait autorisé notre ministre à Vienne à prendre avec lui son beau-frère, M. De Schwartz.

A son arrivée dans la capitale de l'Empire ottoman, le baron O'Sullivan fut chaleureusement accueilli par les ambassadeurs de France et d'Angleterre.

Dès le premier jour, notre envoyé adopta une ligne de conduite dont il ne se départira jamais pendant toute la durée de sa mission. D'abord, il s'efforça de montrer la représentation de la Belgique « sous un jour qui la plaçât honorablement dans l'opinion et qui fit envisager notre royaume comme en tête des puissances du second ordre, par sa position européenne, son importance commerciale et ses relations politiques (1).

Ensuite, il s'efforça de faire comprendre que « la Belgique pouvait compter sur l'appui des ambassades de France et d'Angleterre, mais que ce n'étaient point ses seuls appuis et qu'indépendante dans son action elle était soutenue sans être dirigée par aucune force étrangère ».

Cette attitude était nécessaire dans un pays où la diplomatie avait gardé « toutes ses vieilles allures, et où les grandes puissances se posent volontiers en protectrices pour faire parade de leur influence ». Le protectorat était surtout « dans les traditions de l'ambassade de France qui n'a pas oublié que toutes les puissances chrétiennes ont commencé sous son pavillon leurs relations commerciales avec les Etats ottomans (2).

Fidèle à ce principe et animé de sentiments de bienveillance à l'égard de la Belgique, l'amiral Roussin mit un de ses drogman, M. Lauxerrois, à la disposition de la mission belge.

Lord Ponsonby s'empressa également d'offrir un interprète, M. Rhasis, ancien employé russe.

Ces deux drogman furent acceptés avec une vive satisfaction. Présentés, l'un par la France, l'autre par l'Angleterre, ils se neutralisaient. Cette précaution n'était pas inutile. Le drogman français recevait, de l'ambassade, des directives tendant à placer la mission belge sous la tutelle de l'amiral Roussin; les lignes suivantes du baron O'Sullivan l'établissent clairement:

A mon arrivée aussi, j'ai trouvé une opinion assez accréditée dans le corps diplomatique. C'est que je venais aider la France, pour la conclusion d'un traité qu'elle négocierait pour moi. Je n'ai pas laissé longtemps dans cette erreur, ni le ministre de Prusse, ni le chargé d'affaires d'Autriche.

J'ai pu remarquer aussi, dès le premier jour, que mon état de maison et tous les arrangements que je prenais pour déployer convenablement mon caractère d'envoyé extraordinaire, que les cadeaux dont j'étais porteur, le nombre de mes secrétaires, la tenue de mes gens, mes huit rameurs, tout cela déplaisait à l'amiral Roussin; et j'ai dû user de mon autorité, pour contraindre mon drogman français à ne pas contrarier toutes mes intentions.

Quand on a vu que j'étais décidé, on m'a laissé faire, mais on a cherché à me faire concevoir des soupçons contre M. Rhasis, le drogman que je tenais de lord Ponsonby; on me disait qu'il avait été employé par les Russes et que je devais me méfier de lui; un autre jour on venait me dire qu'il allait prendre service comme premier drogman des Grecs (3).

Rhasis, Orientaliste distingué, était très estimé de plusieurs hauts personnages turcs. Aussi le baron O'Sullivan se l'attacha définitivement.

Tandis que l'amiral Roussin tentait d'amener notre envoyé dans son orbite, lord Ponsonby lui laissait toute liberté d'action.

(1) *Nég. Comm. Belg.*, T. 1837-1860, n° 2761, O'Sullivan à de Theux, 14 août 1838.

(2) *Ibidem.*

(3) *Nég. Com. Belg.*, T. n° 2671, 14 août 1838.

Le baron O'Sullivan ne négligeait aucune occasion d'affirmer le prestige du nom belge et de démontrer que si notre pays était encore très jeune, il était déjà assez fort pour pouvoir marcher seul.

Pendant ce temps, écrivait-il à de Theux, j'allais voir tous les ministres de la Porte, quoique l'on cherchât par l'intermédiaire de M. Lauxerrois à m'en dissuader. Je fis toutes ces visites avec appareil et je laissai partout aux officiers des pachas des marques de libéralité. C'est sur l'échelle des donatives que les Turcs jugent de l'importance des diplomates.

Je demandai des firmans fort coûteux pour voir les mosquées et le sérail, afin de me montrer en public accompagné des deux ambassadeurs que j'avais invités à m'accompagner. Cela fut remarqué de tout le monde comme je l'avais espéré, et le journal de Smyrne en rendit compte (1).

HENRI LAMBOTTE.

(La seconde partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.)

Les derniers jours de Charles X en France

Dans une de ses études, si curieusement précises et patiemment documentées, où il fait revivre devant nous, heure par heure, les hommes du passé, l'historien Lenôtre a reconstitué la dernière quinzaine que le roi Charles X passa sur le sol français après les journées révolutionnaires de 1830.

Personne ne s'était couché au château de Saint-Cloud, le soir du 30 juillet 1830. Dans la cour, les gardes du corps campaient, assis sur des bottes de foin, tenant en main la bride de leurs chevaux sellés; dans les avenues du parc des troupes bivouaquaient; aux antichambres c'était, malgré l'étiquette, un va-et-vient continu, des confidences à voix basse, des réflexions discrètement échangées, des mines consternées sous des sourires de courtisans. Nul n'osait dire : la révolution triomphe, la royauté est perdue; mais on lisait cette pensée sur tous les visages, même sur ceux des valets impassibles qui, massés au balcon du salon de la Vérité, guettaient les lueurs sinistres de Paris, dont on percevait, au loin, dans la plaine, la tragique et continuelle rumeur.

Depuis trois jours la capitale était en éruption. Le 27, jour où avaient paru les funestes ordonnances, il y avait eu du tumulte et quelque désordre; peu de chose. Le 28, il fallut bien reconnaître que les quartiers populeux se révoltaient. Le 29, les plus optimistes furent forcés d'avouer que la révolution était déchaînée. La journée du 30 s'était passée dans l'angoisse; les insurgés étaient maîtres de toutes les avenues; les troupes royales démoralisées tenaient encore les ponts de la Seine, mais d'un moment à l'autre, Saint-Cloud pouvait être envahi. Non sans précautions, avec mille détours, on fit entendre au vieux roi Charles X qu'il fallait partir.

Il eut un moment de sublime abnégation :

« Je suis prêt, dit-il, à paraître devant Dieu. »

Son fils, le duc d'Angoulême, ne se résignait pas; mais la duchesse de Berry, sa belle-fille, supplia, très ardente et très émue, qu'on sauvât ainsi l'avenir de son fils, le jeune duc de Bordeaux, alors enfant de dix ans; et le départ fut décidé.

(1) *Nég. Com. Belg.*, T. 1837-1860, n° 2761, O'Sullivan à de Theux, 14 août 1838.

Il était 3 h. 1/2 du matin quand le signal fut donné. Quelques appels de trompettes commandèrent aux cavaliers le boute-selle. Quatre carrosses, silencieusement, comme des chars funèbres, vinrent, par la rampe, se ranger devant le perron, du côté du parc; la famille royale y monta et, sous l'escorte des gardes du corps, s'éloigna, par les avenues sombres, vers les bois.

A sa suite, les quelques régiments encore fidèles s'ébranlèrent; les hommes marchaient, l'arme basse, sous les allées bordées de blanches statues, semblables, dans l'ombre, à des fantômes.

A l'aube, on traversait Ville-d'Avray. Déjà, les fugitifs purent voir le mot royal effacé sur toutes les enseignes des cabarets.

On parvint à Trianon vers 5 heures : le roi qui, cinquante ans auparavant, avait vécu là ses années heureuses, parcourut les pièces désertes, combinant une installation; mais bien vite on lui fit comprendre que Trianon est encore trop voisin de Paris. De nouveau, il fut décidé qu'on s'éloignerait et l'ordre de départ pour Rambouillet fut donné. La révolution n'irait, sans doute, pas jusque-là troubler la quiétude du monarque.

La duchesse de Berry, très résolue, monta en carrosse avec son fils et sa fille. Ses excentricités parfois détonaient dans cette cour austère. Ce jour-là, elle portait un costume d'homme, une redingote verte à collet de velours, un large pantalon; ses cheveux, tordus par un peigne, étaient ramenés sur son front qu'abritait un feutre élégant, garni d'une boucle d'or.

Quand on vint avertir le roi de l'heure du départ, on le trouva plongé dans un recueillement pieux et mélancolique. Il traversa les salles solitaires du palais de Louis XIV, marchant avec beaucoup de lenteur et se retournant, de distance en distance, comme attendri par quelque souvenir.

A Rambouillet, la journée du 1^{er} août fut lugubre; pour payer les dépenses de bouche de sa maison militaire, le roi de France en fut réduit à vendre son argenterie. Déjà commençait l'exil avec ses misères!

Dans l'après-midi, survint la duchesse d'Angoulême que la révolution avait surprise en Bourgogne et qui, au moyen d'un déguisement, était parvenue à rejoindre la Cour fugitive. En apercevant la fille de Louis XVI, Charles X s'avança vers elle, les bras tendus, et des sanglots se mêlèrent à ses premiers embrassements : la princesse, elle, depuis longtemps ne pleurait plus.

« Nous voilà, j'espère, mon oncle, dit-elle, réunis cette fois pour toujours. »

On sait la rapide progression des événements : le jour même le roi, cédant à la révolution, retirait ses ordonnances du 25 juillet, causes du désastre; mais ce retrait fut sans effet. Le lendemain, le vieux monarque septuagénaire se résolut à abdiquer. Son fils, le duc d'Angoulême, impopulaire et d'une nervosité maladive, ne règne que pendant une minute (ce fut Louis XIX), le temps d'abdiquer à son tour en faveur de son neveu, le jeune duc de Bordeaux, à qui deux rois, en ces circonstances solennelles, transmittent leurs couronnes, et qui pourtant ne devait jamais régner, car Louis d'Orléans, quelques jours plus tard Louis-Philippe, travaillait dans l'ombre pour lui-même.

* * *

L'acte d'abdication porté à Paris n'y produisit aucune impression. On s'inquiétait seulement des forces dont disposait encore la famille royale : 12,000 hommes et 108 bouches à feu. La capitale s'émut de ce voisinage. Aux carrefours de Paris, subitement, dans la matinée du 3 août, les tambours battent le rappel; toute la jeunesse des écoles, ravi de l'aubaine, s'arme à la hâte, qui de vieux fusils, qui de piques, qui encore d'armures « empruntées » au costumier de l'Odéon ou au Musée d'Artillerie. C'est d'abord

un immense désordre : on réquisitionne les fiacres, les tapissières, voire les omnibus; on enlève les chevaux des manèges; on crie, on s'amuse, on boit, on chante. Le rendez-vous général est à la place de la Concorde. On s'entasse vingt dans un cabriolet; on part sans direction, sans munitions, sans vivres, ni argent. Cette troupe extravagante a pour chef le général Pajol, qui, sans équipement, se trouve réduit à emprunter au banquier Rothschild ses épaulettes de consul d'Autriche.

C'est ainsi que l'armée révolutionnaire traverse Versailles; le soir, l'expédition arrive à trois quarts de lieue de Rambouillet, harassée, affamée, dans la plus épouvantable confusion; on campe en pleins champs, sans postes avancés, sans prendre même le soin de placer une sentinelle; on festoie, on danse, on joue au soldat. Quelques coups de fusil auraient eu raison de cet enfantillage. Mais, à Rambouillet, on est terrifié.

Trois commissaires du gouvernement provisoire viennent d'arriver au château. MM. Odillon-Barrot, de Schonen et le maréchal Maison. Ils content que toute la population valide de Paris est là, tout proche, qu'un combat meurtrier est à redouter, que l'armée royale sera inévitablement mise en déroute. Que peuvent 10,000 hommes de bonne troupe contre l'élan de 60,000 volontaires, enthousiastes, résolus, furieux?

Charles X, jusqu'alors silencieux et songeur, relève le front, s'adressant au maréchal Maison, et le regardant fixement :

— Monsieur, dit-il, je crois à votre loyauté, je suis prêt à me fier à votre parole : est-il vrai que l'armée parisienne qui s'avance soit composée de 60,000 hommes?

— Oui, Sire, répond le maréchal.

Le roi n'hésita plus et aussitôt fut donné l'ordre de départ. Où allait-on? Nul ne le savait.

Vers 10 h. 1/2, en pleine nuit, les troupes royales commencèrent à évacuer les jardins de Rambouillet et prirent la route de Maintenon, bourg situé à cinq lieues de là. Les voitures suivaient, escortées par les gardes du corps. Dans la première avait pris place le petit-fils, dans la seconde l'aïeul. « Un enfant et un vieillard : c'était toute la monarchie. » Quatre régiments d'infanterie de la garde, les gendarmes des chasses et l'artillerie légère composaient la dernière armée; un régiment de dragons fermait la marche.

A Maintenon, le bruit du prochain passage de la Cour en fuite s'était répandu. Il y a là un château fameux, dont les splendeurs résumant, en quelque sorte, les souvenirs des temps les plus glorieux de la royauté. Le duc de Noailles, qui l'habitait, donna sur-le-champ des ordres et, à 2 heures du matin, tout se trouva prêt pour recevoir les hôtes attendus.

La nuit était calme et pure, la lune à demi voilée; le silence n'était interrompu que par les sabots des chevaux qui passaient déjà sur le pont de la ville; les bourgeois, réveillés, postés derrière leurs volets, ou muets sur leurs seuils, virent également passer l'artillerie de la garde, mèches allumées. Cette marche guerrière et morne, le bruit sourd des canons, l'aspect des noirs caissons, l'éclat de ces torches, au milieu des ténèbres, semblaient à tous l'appareil d'un convoi funèbre.

A 3 heures de la nuit parurent les premières voitures, précédant celle où se trouvaient le duc et la duchesse d'Angoulême; une autre suivit contenant l'enfant royal et sa mère, la duchesse de Berry; enfin survint celle du roi qui s'avança jusqu'au perron du château. La portière s'ouvrit, et Charles X, lentement, descendit; tous les fronts étaient découverts; le vieux roi paraissait accablé, « sa tête était penchée sur sa poitrine et pliait sous le poids des réflexions. » Il monta avec peine l'escalier qu'avait jadis monté Louis XIV et il fut conduit dans l'appartement de M^{me} de Maintenon qu'on lui avait destiné.

La première cour du château se trouvait remplie par les voitures, les chevaux de main et les soldats couchés par terre. Dans la

deuxième étaient quelques voitures encore, avec la compagnie des cent Suisses qui bivouaquaient sur le pavé; de temps à autre, des détonations lointaines faisaient appréhender une attaque de nuit; les officiers suisses déchiraient et se partageaient le drapeau de la compagnie. Il n'y eut pas un cri, mais de sourdes rumeurs assez semblables au bruit de la mer lointaine et contenues par l'instinctif respect de la grande infortune que le vieux château abritait. Au petit jour, le tumulte s'apaisa, peu à peu; le silence, par degrés, s'imposa à la multitude harassée.

Le soleil était déjà haut quand le boute-selle fut sonné. Les commissaires du gouvernement provisoire avaient, durant la nuit, obtenu de Charles X qu'il congédiât sa garde et ne conservât pour escorte que sa maison militaire; les troupes se rangèrent donc, sur la route de Dreux, pour la dernière revue, tandis que le souverain déchu, le front dans les mains, entendait la messe, dans l'antique chapelle de Maintenon. A 10 heures, l'ordre de départ fut donné. La duchesse d'Angoulême parut la première au seuil du château; elle était en grand deuil, le deuil qu'elle n'avait pas quitté depuis le Temple. Un murmure courut: « Elle pleure! »

La fille de Louis XVI pleurait, en effet; de grosses larmes coulaient sur ses joues, elle tendait ses mains dégantées aux officiers massés autour du perron; tous se pressaient pour y déposer un baiser, et l'on percevait, parmi les sanglots, la voix rauque de la princesse disant: « Mes amis, soyez heureux! » Elle avait un vieux chapeau poussiéreux, une robe fripée, la mantille de travers; sa mise était à ce point exempte de coquetterie qu'elle paraissait négligée; elle monta dans un premier carrosse avec son mari, le duc d'Angoulême, nerveux, roque, crispé, en uniforme de cuirassier, habit bleu, collet cramoisi, épaulettes d'argent.

La seconde voiture reçut la duchesse de Berry, ayant conservé son costume de dandy. Près d'elle prirent place ses deux enfants: Mademoiselle, fort rouge, les yeux baissés, et le duc de Bordeaux, très alerte avec sa chemise à collerette rabattue sur une petite veste bleu clair, son pantalon boutonnant sur la veste et son chapeau gris. Le roi, enfin, impassible, les joues creuses, les yeux secs, la bouche contractée; il portait un habit bleu, coupé militairement, avec de grosses épaulettes d'or, sur lequel était attachée, à côté des croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, la plaque en diamants du Saint-Esprit.

Précédées et suivies des gardes du corps et des gendarmes des chasses qui devaient accompagner le roi jusqu'au bout du voyage, les voitures, au pas des chevaux, prirent la route de Dreux, où l'armée congédiée, rangée en bataille, formait une ligne de deux kilomètres de longueur. Au passage, les tambours, encore une fois, battirent aux champs, les drapeaux blancs, s'inclinant, rendirent un dernier salut, les soldats présentèrent les armes, les officiers tinrent l'épée basse; et, ce suprême hommage rendu, les troupes restèrent là, les rangs rompus, silencieuses, attendant des ordres, et regardant s'éloigner sur la route ensoleillée, vers Nogent-le-Roi, le cortège qui emportait l'antique maison de France.

A cette même heure, « l'armée parisienne », campée à Cognière, apprenait, avec des bravos frénétiques, que la Cour avait fui et que Rambouillet était désert. Ce fut un élan épique; toute cette jeunesse grisée de rires, de joie, de liberté et de grand air, se rua, renversant les moissons, foulant les avoines et les seigles, vers la résidence royale abandonnée.

Le château est vide, en effet; on s'y disperse; les affamés s'établissent dans les offices et improvisent un banquet monstre composé des reliefs découverts dans les cuisines de l'ex-roi et arrosé des meilleurs vins de ses caves; d'autres se lancent dans le parc et organisent un massacre des cerfs, des biches et des daims; la plupart se contentent de parcourir les rues de la ville, ivres de

joie et tirant au hasard des coups de fusil en l'honneur de leur facile victoire.

Le maire de Rambouillet, fort inquiet, prit soin d'indiquer tout bas à Charras un fourgon dételé, abandonné dans une cour basse du château et auquel personne ne prêtait attention: ce fourgon contenait les diamants de la Couronne; quatre-vingts millions de bijoux et de pierreries.

« Bien, dit Charras, placidement, il faut les confier au peuple; c'est le seul moyen qu'il ne leur arrive pas malheur. »

On confectionna un petit drapeau tricolore sur lequel on écrivit en lettres noires: « Diamants de la Couronne »; on planta le drapeau sur le fourgon et tout fut dit. Puis on fit proclamer que ceux qui voudraient rentrer à Paris en accompagnant et en gardant ce fourgon seraient conduits dans les voitures du roi. En un moment, les berlines dorées, aux armes royales, les carrosses capitonnés de lampas blanc et de brocard fleurdelysé furent tirés des remises et pris d'assaut; on harnacha les chevaux, on les attela, et pompeusement on se mit en route.

C'était un spectacle tout nouveau, « dans la vieille histoire des fragiles grandeurs de ce monde », que le spectacle de cette multitude bruyante et débraillée, s'entassant dans les magnifiques voitures du sacre et se faisant reconduire, avec des guides de soie, par les cochers de la Cour.

On buvait, on chantait, on donnait issue par les portières à la longueur des piques et des baïonnettes; et ce cortège, merveilleux par le contraste entre les laquais en grande livrée, les harnais magnifiques, les housses dorées et les hommes en guenilles qu'il véhiculait, après avoir longé au pas le quai de Passy, fit, dans Paris, une entrée triomphale, suivi de tout le service des écuries royales, et se rendit droit au Palais Royal où le duc d'Orléans, depuis trois jours, continuait à écouter les harangues et à recevoir les députations. Ce fut là qu'on mit pied à terre, et tous crièrent sous les fenêtres de celui qui bientôt sera le roi Louis-Philippe: « Tenez, voilà vos voitures. »

Bon nombre de ceux qui escortèrent ainsi quatre-vingts millions de diamants n'avaient pas mangé depuis l'avant-veille, et ne savaient s'ils dîneraient le soir.

* * *

Tandis que le peuple rentrait à Paris, le cortège de Charles X cheminait à petites journées sur les routes de Normandie.

La Cour fugitive était parvenue à Dreux le 4 août, au soir; le lendemain, on alla jusqu'à Verneuil. Le 6 août, on fit six lieues, de Verneuil à Laigle, où se trouve un grand château du VII^e siècle qui servit d'asile au roi.

Le 7 août, on fit halte le soir à Merlerault. Un ancien garde du corps de M. de la Roche offrit sa maison. Le lendemain, au petit jour, on reprit la route de l'exil; il pleuvait, le ciel était gris, le temps lourd. C'est par des routes détremées que le cortège gagna Argentan, où l'on fit halte à l'*Hôtel de Raveton*, derrière la vieille église Saint-Martin. Les bourgeois de la ville, massés dans les rues, assistèrent avec une respectueuse émotion au défilé du convoi de la monarchie moribonde: chevaux harassés, cavaliers fourbus et trempés, voitures boueuses; l'aspect misérable et piteux d'une déroute.

En dépit de la hâte des commissaires, le vieux roi décida qu'il séjournerait à Argentan toute la journée du 9 août; un courrier arrivé de Paris dans la nuit apporte la nouvelle que le duc d'Orléans a été proclamé roi des Français sous le nom de Louis-Philippe! Aussi les habitants espérant apercevoir le souverain déchu se rendent-ils à l'église où la messe doit être dite à son intention.

La porte de l'hôtel s'ouvre, les gardes du corps en faction sur le seuil présentent les armes, et l'on voit, descendant les marches du perron, le vieux roi, grave, avec sa face longue et ses cheveux gris, l'air indifférent, saluant de la main. Tous les fronts sont découverts, la duchesse de Berry le suit. Elle a quitté ses habits d'homme, elle a l'air simple et « bon enfant »; son fils, le petit duc de Bordeaux, fait un grand effort pour paraître sérieux, mais on devine à son visage éveillé l'amusement qu'apportent dans son existence ces nouveautés extraordinaires. Et quand paraît à son tour la duchesse d'Angoulême, c'est parmi la foule une rumeur de pitié; la fille de Louis XVI est livide; ses yeux qui ont tant pleuré sont sans regards; elle mord ses lèvres pour ne pas éclater, et cette femme en noir, mal vêtue, d'allure brusque, semble traîner dans les plis de son deuil tant de catastrophes et de douleurs que les plus impassibles et même les plus hostiles se sentent attendris.

Après trente-huit heures de séjour, la famille exilée quitte Argentan; on couche le 10 à Condé-sur-Noireau; le 11, on était à Vire. Le temps s'était remis au beau et l'on avait repris l'ordre de marche adopté depuis Maintenon. Charles X, toujours vêtu de son habit à grosses épauettes, quittait chaque matin en voiture la ville où l'on avait passé la nuit; après une demi-lieue de parcours, il montait à cheval et faisait ainsi toute la route pour ne remonter en voiture que le soir, un peu avant d'arriver à la couchée. Le convoi s'étendait sur près d'un kilomètre.

C'était d'abord une avant-garde, gendarmes des chasses, avec leurs chapeaux en bataille, les habits bleus à revers écarlates; puis, deux compagnies des gardes, le juste-au-corps bleu de roi galonné d'argent, le casque à chenille noire, précédant la première voiture où se trouvait le jeune duc de Bordeaux, son gouverneur, ses deux sous-gouverneurs et son valet de chambre, M. de la Vilette. La seconde voiture était occupée par Mademoiselle et sa gouvernante, la baronne de Charrette. Dans la troisième étaient la duchesse de Berry avec son premier écuyer, son chevalier d'honneur et la comtesse de Bouillé. Le quatrième carrosse contenait la duchesse d'Angoulême et M^{me} de Saint-Maure. Souvent la princesse descendait de voiture, marchait sur le bord de la route, ou s'asseyait au revers d'un fossé, le front dans les mains « comme pour ne pas quitter trop tôt ce royaume trois fois fatal à sa famille ». Derrière sa berline chevauchait le duc d'Angoulême, sombre, agité, taciturne.

Ensuite marchait la troisième compagnie de gardes du corps, suivie par la voiture du roi, un grand carrosse doré, attelé de huit chevaux, sur le strapontin duquel, en place des valets de pied absents, étaient échafaudées sept à huit bottes de foin, en provision. Le roi, quand il ne se tenait pas dans sa voiture avec le capitaine des gardes de service, la suivait à cheval; pour préserver sa tête grise des ardeurs du soleil, il coiffait un vieux chapeau de paille, tout froissé, qui contrastait avec ses épauettes et ses croix. Le duc de Raguse, à cheval, précédait la quatrième compagnie des gardes, qui fermait le cortège, Mais, derrière, venaient les gens de suite, cinquante ou soixante cabriolets et fourgons, contenant les valets de chambre, les cuisiniers, les serviteurs, de tous rangs et de tous grades; environ quinze cents personnes.

Ainsi s'effectuait le dernier voyage de la monarchie, triste, solennel et lent. Dans les villages traversés, la curiosité des paysans avait quelque chose de grave et de recueilli. Plusieurs officiers retraités, fermiers ou châtelains, des environs, parurent sur la route, s'inclinant devant ces grandeurs humiliées.

« Messieurs, disait le roi, gardez ces sentiments pour cet enfant, qui, seul, peut vous sauver tous. »

Et il montrait, à la portière de la voiture, une petite tête blonde. C'était l'enfant royal, en effet, que les yeux cherchaient; c'est à lui qu'allaient tous les vœux. Il arriva que, au cours du long

chemin, quelques cris hostiles s'élevèrent, à l'adresse du roi ou des courtisans; jamais il n'y eut qu'égarés et respect pour la duchesse d'Angoulême et pour le petit duc de Bordeaux. L'infortuné qui s'acharnait sur la première, la faiblesse et l'avenir incertain du second désarmaient les plus malveillants. Le cortège ne s'arrêta pas à Falaise; on avait préparé, à la sortie de la ville, dans un petit castel nommé La Lacelle, sur la bruyère de Vanembras, un déjeuner pour les proscrits et leur suite; Charles X n'accepta qu'un verre d'eau; mais à une demi-lieue de là, à Miette, apercevant sur le bord de la route une auberge de piètre apparence, il donna l'ordre d'arrêter, mit pied à terre et entra dans la maison.

Elle ne comportait qu'une pièce, qui était remplie de buveurs, d'ouvriers venus pour voir, ou moissonneurs trempant la soupe; on n'invita personne à sortir; la famille royale s'assit sur des bancs de bois et prit son repas au milieu des paysans qui circulaient autour d'eux.

Le vieux roi avait une raison pour autoriser ce manquement à l'étiquette. M. de la Pommeraye, député du Calvados, venait d'apporter du roi Louis-Philippe l'invitation de « presser le voyage ». Or, le souverain déchu ne supportait de recevoir un ordre de personne, surtout de celui qui l'avait remplacé sur le trône; tant qu'il foulerait cette terre de France qui était la sienne, il s'y considérait comme le maître. S'il se retirait, c'était pour ne pas ajouter au malheur de « ses peuples », mais il faisait volontairement et à sa guise. De quel droit, d'ailleurs, envier à un vieillard « cette unique et amère douceur de s'attarder un peu sur le sol où il était né, et qui, sans doute, ne renfermerait pas sa tombe?... » M. de la Pommeraye, devant cette indomptable fierté, s'inclina, et le roi donna l'ordre de continuer le voyage à petites journées.

Tandis que le repas, dans la confusion de l'auberge, s'achevait, la fille de Louis XVI, écroulée sur un banc de bois, le visage couvert de son voile de deuil, songeait; elle avait souvenir d'une autre maison de paysans, entrevue, jadis, au jour de sa petite enfance: c'était à Varennes, l'épicerie Sauce, où elle avait passé la nuit avec son père, sa mère, sa tante, son frère... Elle seule survivait; tous étaient morts, et de quelle mort!!!...

* * *

On parvint à Valognes, le 13, un vendredi, par une pluie battante. Le vaste hôtel de M. de Ménildot était réservé aux exilés. Le roi manifesta le désir de s'y reposer pendant quelques jours et s'y installa tant bien que mal; plutôt mal que bien puisque le petit duc de Bordeaux, et son gouverneur, M. de Damas, se nichèrent dans un entresol, au-dessus des remises, fréquenté par quantité de puces.

C'est dans l'hôtel de Ménildot, au retour de la messe, où le roi avait communié, que se firent les adieux officiels des gardes du corps. Dès que le roi fut rentré, par son ordre, la grille de l'hôtel s'ouvrit. Une colonne de gardes du corps — les douze plus anciens de la compagnie — les officiers et les étendards en tête, s'ouvrit un chemin dans la foule; leur tenue était aussi correcte qu'aux plus beaux jours de leur service à Paris, lorsqu'ils traversaient la place du Carrousel pour monter dans les appartements royaux.

Ces fidèles serviteurs montèrent d'un pas rythmé jusqu'au salon du roi; on n'entendait dans le grand escalier, que le bruit des talons de botte frappant sur les larges dalles. La colonne se rangea dans les deux grands salons du premier étage, tendus en jaune; de la porte ouverte, où s'écrasaient les derniers courtisans, on apercevait la vénérable tête de Charles X, le voile noir de la Dauphine, les fronts courbés du duc d'Angoulême, de la duchesse de Berry... Derrière eux se tenaient le duc de Raguse, le baron de Damas, M. de la Rochejacquelein, d'autres encore.

Le roi, sans mot dire, ouvrit les bras...

Tout à coup les sanglots éclatent, les rangs se rompent, les gardes se précipitent sur les mains royales; c'est une confusion, un émoi inexprimables; de ces rudes poitrines s'échappent des cris de douleur.

« Allons, mes amis, fait le roi, calmez-vous; faudra-t-il donc que ce soit moi qui vous console? »

Les gardes reprennent leurs rangs; chacun des porte-étendard s'avance alors, et, incliné, présente au roi l'emblème de la compagnie. Le roi en touche la soie :

« Messieurs, dit-il d'une voix forte, je prends ces étendards, vous avez su les conserver sans tache, j'espère qu'un jour mon petit-fils aura le bonheur de vous les rendre... »

Puis il fit un geste et les gardes se retirèrent; le roi, brisé, voulut pourtant paraître au balcon pour adresser un adieu à la foule : il s'avança, toutes les rumeurs s'apaisèrent. Le vieillard essaya de parler, mais il ne put; il fit signe que la parole expirait sur ses lèvres; il se retira, la fenêtre fut refermée, et la multitude silencieusement se dispersa.

Le soir même, une main pieuse détachait de leur hampe la soie des drapeaux qu'on plaça dans les bagages. Tout était terminé, l'heure de l'exil avait irrévocablement sonné. Le lendemain, lundi 16 août, la Cour fugitive entama sa dernière étape. A mi-route, d'une hauteur, on découvrit la mer, et le cortège, aussitôt, fit halte. La duchesse d'Angoulême mit pied à terre et, suivie de M^{me} de Sainte-Maure, entra dans une ferme posée au bord du chemin : c'était la dernière maison de France où elle devait pénétrer.

Quand elle sortit, les yeux rouges, elle contempla longtemps

le majestueux horizon de l'Océan; puis elle remonta en voiture et le convoi reprit sa marche vers Cherbourg.

Une heure plus tard, à travers une foule houleuse, d'ouvriers et de pêcheurs, en vue des bassins du port, dont tous les mâts se pavoyaient de flammes tricolores, les voitures royales franchirent la grille du port militaire, entre une double haie de troupes; tout de suite, les commissaires de Louis-Philippe invitèrent le roi à franchir une passerelle, drapée d'étoffe bleue, qui joignait au quai le pont d'un paquebot américain : *Great Britain*; le roi alors adressa un salut très froid et passa; sa famille le suivit. Tandis que s'échangeait un dernier adieu, on portait les malles à bord; Charles X avait disparu dans sa cabine. En une demi-heure tout fut prêt, le vaisseau étendit ses voiles; il était 2 h. 1/2 de l'après-midi quand on le vit évoluer, et, remorqué par un vapeur, se diriger lentement vers la mer.

A ce moment, les gardes du corps, restés à cheval à la grille du port se découvrirent; d'un mouvement unanime, ils détachèrent de leur coiffure la cocarde blanche, puis, silencieusement, ils firent demi-tour, traversèrent la ville, remontèrent au pas la côte de Cherbourg et, quand ils furent arrivés sur la hauteur, là seulement ils firent halte et se retournèrent : beaucoup pleuraient.

Le vaisseau qui emportait la vieille monarchie de France avait déjà franchi les passes; ses voiles gonflées et blondes sous la lumière du jour étincelaient le poussaient vers l'Angleterre : ils regardèrent le vaisseau s'éloigner, atteindre l'horizon, disparaître, « repassant peut-être par le sillon qu'avait jadis creusé dans l'Océan le navire des Stuarts ».

ALBERT MICHEL.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le centenaire de l'ancien collège Saint-Michel

Ces Jésuites! Qu'on les aime ou qu'on ne les aime pas, ils s'imposent. Qu'on les accueille ou qu'on les chasse, ils tiennent, ils reviennent, comme le lierre, ils meurent où ils s'attachent. Ne parlons que de la Belgique. Après la dispersion de 1773, doux euphémisme qui voile la suppression de Clément XIV, le R. P. Fonteyne refait une résidence en Flandre, à Gand je pense. Longtemps après le rétablissement, proscrits en 1818 par le bon tyran Guillaume, plus de cinquante Jésuites belges se réfugient en Suisse et s'y font la main dans des collèges. La tempête passera. Voici 1830, la liberté qui se lève avec l'indépendance nationale et les fugitifs d'accourir se placer sous ses ailes. Ils ne perdent pas de temps : dès 1831 s'élèvent les Collèges d'Alost et de Namur, Alost le premier; en 1833, le collège de l'abbé Julliot à Liège passe avec lui aux enfants de Saint-Ignace. Cette même année débarquaient dans la capitale deux petits religieux, en modeste équipage, sans sou ni maille, inconnus, sans relations ni patrons; l'un s'appelle *Jean-Baptiste Boone*, l'autre *Silliots*. Ils viennent tout simplement fonder un collège, qui sera le premier établissement catholique d'enseignement secondaire érigé dans la capitale, et travailler à la renaissance religieuse de Bruxelles par la création d'œuvres multiples dont ce collège sera le berceau.

Leurs continuateurs sont aujourd'hui à la tête de deux collèges dominants le bas et le haut de la ville, peuplés de plus de 2,000 élèves et toutes les œuvres sorties du plus ancien sont encore debout et florissantes.

Un siècle entier s'est écoulé depuis l'ouverture de la célèbre maison fondée par le P. Boone sous le vocable de Saint-Michel, le jour de sa fête, le 29 septembre 1835, et il était juste que l'événement fût noblement commémoré. Le glorieux centenaire le sera, les 12 et 13 mai prochain par des solennités religieuses académiques et par des agapes familiales décorées du nom de banquet. Je suis heureux d'en être ici l'annonciateur.

Le P. Boone, le fondateur, fut un homme prodigieux. Il était légendaire déjà pour les générations précédentes. A la lettre, il fut, entre les années 30 et 70 du siècle précédent, le grand apôtre de Bruxelles où il dépensera près de quarante ans de sa vie. Ce qui l'a caractérisé, c'est l'alliance de deux forces rarement réunies : une éloquence de feu et une puissance de réalisation extraordinaire, à la fois, orateur et homme d'action. Il était né à Poperinghe en 1794. Dieu lui forgea son âme sur l'enclume de la persécution. Arraché de son collège flamand en 1812 par un ordre de l'Empereur, il sera expulsé en 1814 du séminaire de Gand par un autre décret impérial, l'un de ces 263 séminaristes qui s'écrièrent : *Plutôt soldat que schismatique!* Incorporé à Bruges, déporté à Wesel, il a souvent redit cette parole qui le peint tout entier : *« J'ai battu la charge pour l'Empereur, je la bats maintenant pour mon Dieu. »* Au reste, il devait faire encore plus de bien que de bruit.

Libéré par les Alliés, il rentre au pays; il passe un an au séminaire de Roulers, mais en 1815 l'ancien soldat change de régiment, il est immatriculé dans l'armée de Saint-Ignace. Le bon roi Guillaume ne l'entend pas ainsi: le scolastique est exilé, il part pour la Suisse où il achèvera sa théologie, recevra la prêtrise, s'exercera à la prédication sous un maître, le P. Roothan, futur général de la Compagnie. Il était donc bien trempé et outillé, il maniait les armes de l'éloquence et du zèle le plus ardent quand il s'en fut en 1833 remplir ici sa mission de fondateur. Dès 1834, le vaillant et sagace curé t'Sas, de la paroisse royale, lui trouve un local rue de la Prévôté, mais il ne fera qu'y toucher barre, ainsi que dans l'hôtel du comte de la Serna, rue Haute, pour élire enfin demeure stable rue des Ursulines, dans l'ancien hôtel de Hornes, dont le dernier occupant avait été le général de Rebecque-Villars, gouverneur militaire de Bruxelles, sous le régime hollandais.

De cette seigneuriale demeure transformée en collège, le baron Paul Verhaegen, président honoraire de la Cour de cassation, historien consciencieux autant que magistrat intègre, a fait une description charmante encadrée par l'historique de la maison dans un article de la *Revue générale* du 15 mars, où la délicatesse de son cœur renaissant s'égalait à la fidélité de ses souvenirs (1). A part la cour centrale à arcades, c'était, derrière une façade majestueuse, un enchevêtrement, un dédale de grandes et petites salles, de couloirs obscurs et d'escaliers branlants. Tout cela disparut au début de ce siècle dans la reconstruction commencée en 1908, achevée en 1913. L'église seule, bâtie en 1850, est restée debout.

C'est donc là, dans ces installations pittoresques à souhait, que s'ouvrirent les premières classes, le 29 septembre 1835, le jour de la fête de saint Michel, gonfalonnier des milices angéliques, patron de Bruxelles, naturellement adopté comme patron onomastique de l'établissement naissant. Celui-ci le gardera jusqu'en 1921 pour passer de la tutelle de l'Archange à celle de l'angélique Jean Berchmans, le nouveau Collège d'Etterbeek ayant accaparé l'Archange vainqueur du Dragon.

C'est là, dans cette vieille demeure, qui sera son port d'attache, que le P. Boone résidera comme Vice-Recteur et Recteur de 1835 à 1845, en la même qualité de 1848 à 1852, où, en somme, il passera près de quarante ans du plus fécond apostolat de 1835 à 1871, l'année de sa sainte mort.

Il présidera au développement des classes dont le cycle normal ne s'achèvera qu'après lui, en 1881, par le cours scientifique supérieur. Telle fut la rapide croissance de cette maison d'éducation justement considérée qui, en 1886, à son jubilé du cinquantenaire, comptait 800 élèves, tous externes, car l'internat, établi d'abord en face dans l'hôtel d'Overschie, avait été supprimé en 1884.

Dans l'article précité, Paul Verhaegen salue avec reconnaissance la phalange des anciens maîtres, qui furent les dévoués et habiles artisans de cette culture classique, gréco-latine, à laquelle la Compagnie de Jésus se fait un juste honneur de rester indéfectiblement fidèle, sans oublier ceux qui s'appliquèrent surtout à l'enseignement des sciences: les PP. Remy, Liagre, Petit, Kockelhoren, Van Innis, De Kinder, Deharveng, Garin, sans omettre l'illustre P. Carbonnelle.

Il évoque les innombrables anciens qui ont honoré le Collège où ils furent formés par leurs talents et leur fidélité; il ne peut citer que quelques noms particulièrement chers à l'Eglise: le cardinal Merry del Val, le P. Libert, directeur de la Sodalité des étudiants de Louvain, mort au cours d'un pèlerinage à Montaignu; le P. Mertens, salésien dont la cause de béatification est introduite. Et passant en revue les cadres qui constituent la nation, recensant globalement les titulaires, l'annaliste se surprend à répéter l'apos-

trophe de Tertullien: « Nous peuplons la ville et la Cour; si nous nous retirions, que feriez-vous? »

* * *

Selon les vues de la Providence qui suscita certainement le P. Boone pour être un des plus puissants apôtres de la capitale, il se trouve que, grâce à ce grand zélateur de la cause de Dieu et des âmes, le Collège Saint-Michel prit une part considérable au renouveau spirituel de Bruxelles, et, par Bruxelles, du pays entier, qui se produisit au lendemain de notre indépendance reconquise.

L'arbre planté en 1835, rue des Ursulines, par le P. Boone, ne cessa, peut-on dire, de déployer sa puissante ramure.

Si on recherche le secret de cette extraordinaire fécondité du simple et bon religieux, évidemment il faut remonter à la grâce divine qui infusa une vertu surnaturelle à toutes ses activités. Mais il apportait à Dieu son libre concours, une âme dévouée de zèle, une ambition insatiable de la gloire de Dieu, une charité immense, une piété ardente envers l'Eucharistie. C'était une âme de feu et la parole qui en jaillissait embrasait ses auditeurs. La reine Marie-Louise, d'un goût délicat et raffiné, qui se gaussait souvent dans ses lettres à sa mère de la gaucherie belge, était émerveillée de l'éloquence du P. Boone, « son prédicateur préféré ». Le cardinal Dechamps, dans un discours, prononcé en 1874, à la chapelle Salazar, à l'occasion du XXV^e anniversaire de l'Œuvre des Eglises pauvres, proclamait avoir entendu les plus grands orateurs de son époque, donc les Lacordaire, les Dupanloup, mais n'avoir jamais entendu des paroles enflammées, souvent inattendues du prédicateur lui-même, telles qu'elles sortaient de ce brasier d'amour qu'était le cœur du P. Boone.

Cela explique beaucoup de choses par l'ascendant inouï, l'empire qu'il prenait sur les âmes et par sa puissance d'entraînement. Par cette parole qui embrasait les cœurs, il a rayonné sur toute la Belgique.

C'est lui qui a suscité la première Conférence de Saint-Vincent de Paul au sein de la Congrégation des anciens élèves de Saint-Michel, en 1842, et les 960 conférences aujourd'hui répandues dans le pays entier avec leurs 12,500 membres peuvent à bon droit saluer le P. Boone comme l'introducteur en Belgique de l'œuvre d'Ozanam et de M. Bailly.

C'est le P. Boone qui, de sa résidence de Saint-Michel, décida de la vocation de la comtesse de Meeûs en donna la première impulsion à son Œuvre des églises pauvres et à celle des Dames de l'Adoration perpétuelle qui s'est prodigieusement développée jusqu'aux missions étrangères, avec son centre à Rome.

C'est lui qui a créé la Congrégation des Dames de l'Immaculée-Conception de laquelle est née l'Œuvre des Orphelins pauvres — ils sont 300 aujourd'hui — rattachée au Collège en 1877.

C'est lui, l'ancien soldat, qui, pour répondre à l'appel de Pie IX, inspira les zouaves pontificaux parmi lesquels plusieurs anciens de Saint-Michel, Auguste Misson, mort à Rome en 1861, de ses blessures, le P. Eugène de Gerlache, leur aumônier, Maurice Sney, encore vivant, secrétaire du Conseil supérieur des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

C'est du Collège Saint-Michel, en 1852, que partit, sur l'initiative du P. Louis van Caloen, l'Œuvre de Saint-François-Xavier, qui s'est magnifiquement épanouie pendant ces nonante années d'existence. Du collège jubilaire aussi est issu le Syndicat des Voyageurs de commerce, fondé par le P. Gravez.

Si absorbé qu'il fût par toutes ces activités déployées dans le domaine de la piété et de la charité, le P. Boone, qui voyait de haut, ne resta pas étranger au domaine scientifique. Ce n'est certes pas un de ses moindres titres de gloire d'avoir, dès 1837, rétabli à Saint-Michel l'œuvre interrompue des *Bollandistes*.

(1) Le signataire du présent article y a librement puisé ses informations.

suspendue par la suppression de 1773, reprise plus tard, mais malaisément continuée jusqu'en 1790, définitivement arrêtée lors de la conquête de la Belgique par la République française, la célèbre publication des *Acta Sanctorum* fut reprise en 1837, au Collège Saint-Michel, sur la demande expresse du P. Boone. Tout était à refaire, tout fut refait. Et l'œuvre prit de telles proportions qu'il fallut en 1905 en opérer le transfert, avec sa bibliothèque de 160,000 volumes, au nouveau Collège Saint-Michel.

Un autre fleuron scientifique est attaché à la couronne de la Compagnie, et tout d'abord à la couronne du vieux Collège : la *Société scientifique de Bruxelles* (1875), avec ses *Annales* et sa *Revue*, qui a pris naissance dans la cellule du P. Carbonnelle, — mathématicien hors ligne, longtemps professeur au Collège, — où se réunissaient quelques jeunes gens d'élite pour étudier les rapports de la science et de la foi.

Trouvèrent encore leur origine au Collège et dans ses murs un abri tutélaire le *Journal historique et littéraire*, les *Précis historiques*, revues auxquelles ont succédé les *Missions belges*.

Inutile de rappeler ici qu'en 1856 la filiale du Gesù, rue Royale, est sortie de ses flancs.

Je crois me souvenir que dans la chambre d'un Père professeur de rhétorique, où se bousculaient des jeunes amateurs d'économie sociale, y compris les Renkin, les Carton de Wiart, se dessina le mouvement de la *Justice*.

Je ne puis oublier qu'en 1852, je crois, un jeune homme de quinze ans, élève de quatrième à l'Athénée, assez mal reçu une première fois, au Collège Saint-Michel, par un portier d'occasion, gracieusement accueilli, la seconde fois, par le portier en titre — était-ce le Frère Nicolai? — eut alors avec le P. Delcourt un

entretien si affectueux, si cordial que le jeune homme fut conquis d'emblée et revint tous les huit jours pour se faire instruire — protestant de naissance — dans la religion catholique jusqu'à l'abjuration qui eut lieu au Collège même. On l'a deviné, c'était Charles Woeste, le futur homme d'Etat, champion des libertés de l'Eglise.

Le vénérable Collège eut des destins assez agités en ce siècle. L'expropriation du pensionnat, pour cause d'établissement d'une gare centrale, réduisit ses installations; la construction du superbe Collège qui devait lui voler son nom lui enleva bon nombre d'élèves. Après avoir comblé ce déficit, il fut jugé insuffisant, inadapté aux terribles exigences modernes et condamné à mort. Les ruines mêmes ont péri de l'ancien hôtel de Hornes, l'église seule est restée.

Mais l'esprit que lui donna le P. Boone ne s'est pas dissipé, il est resté vivace et vivifiant, cet esprit de foi, d'ardent prosélytisme, de vaillance chrétienne. Il anime les 660 élèves de Saint-Jean Berchmans comme il enflamma les 143 volontaires tombés au champ d'honneur pendant la guerre.

Embrassez par la pensée la somme de bienfaits dans l'ordre intellectuel, moral, religieux, social et national, dont pendant cent ans écoulés le vieux Collège Saint-Michel fut la source intarissable et qu'il a répandus à flots sur quatre générations d'élèves, devant ce magnifique bilan, vous comprendrez que le jubilé du centenaire ne pourra le céder en rien à celui de 1886, à celui de 1911 même, honoré par le cardinal Mercier et qu'il les dépassera encore, sous la présidence du cardinal Van Roey, en allégresse et en splendeur.

J. SCHYRGENS.

COOSEMANS

**JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES**

Exposition de Bruxelles 1935
Collectivité des JOAILLIERS
et ORFÈVRES
Pavillon de l'Élégance (Parure)